

GERMIGNY- DES-PRÈS (Loiret)

l'oratoire carolingien

Sous la direction de Christian Sapin



La **direction régionale des affaires culturelles** a créé une collection de publications intitulée « Patrimoines en région Centre-Val de Loire », qui comprend une série d'ouvrages thématiques :

- **Patrimoine et création**
- **Patrimoine restauré**
- **Patrimoine protégé**
- **Patrimoine du XX^e siècle**
- **Parcs et jardins**

Ces publications permettent de faire partager au public les actions de la DRAC dans chacun de ces différents domaines.

Le **Centre d'études médiévales** (CEM) Saint-Germain d'Auxerre, association de type loi 1901, créée en 1996 à l'initiative d'historiens et d'archéologues (Georges Duby, Jean-Charles Picard et Christian Sapin), réunit des professionnels et des amateurs qui s'intéressent au Moyen Âge en France et en Europe.

Ses activités de recherche portent en particulier sur l'Église médiévale :

- architecture, décor et modes de construction ;
- occupation et organisation de l'espace ;
- incidence sur la société et la culture.

Abrité dans une ancienne demeure du XVI^e siècle appartenant à la ville d'Auxerre, place du Coche d'Eau, le CEM bénéficie du soutien financier de la Ville d'Auxerre et du Conseil départemental de l'Yonne. Ses chercheurs sont associés à l'UMR du CNRS Artheis de l'Université de Bourgogne. Le CEM intervient comme opérateur sur le patrimoine historique et archéologique, civil et religieux, à la demande des Directions régionales des affaires culturelles (Services régionaux de l'Archéologie et conservations régionales des monuments historiques), des collectivités territoriales ou des particuliers (associations et propriétaires privés).

En collaboration avec l'UMR Artheis (université de Bourgogne), l'association édite le **Bucema** [Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre], revue scientifique multilingue en ligne (journals.openedition.org/cem), à comité de lecture, consacrée aux études sur le Moyen Âge.

Contact :

3, place du Coche-d'Eau, 89000 Auxerre
03 86 72 06 60 ; contact@cem-auxerre.fr
actu.cem-auxerre.org



GERMIGNY-
DES-PRÉS
(Loiret)

l'oratoire carolingien

Sous la direction de Christian Sapin



Patrimoines en région
Centre-Val de Loire
Ministère de la culture



Vue du chevet de l'oratoire de Germigny-des-Prés.

Au sein de sa série « Patrimoine protégé », la DRAC valorise la connaissance de certains sites majeurs de la région Centre-Val de Loire, à la fois monuments historiques et sites archéologiques, objets de recherches scientifiques ou dont l'État accompagne la restauration.

Ce nouveau numéro vient compléter la série « patrimoine protégé », déjà riche de plusieurs volumes consacrés à des édifices remarquables de la région Centre-Val de Loire comme Marmoutier à Tours en Indre-et-Loire, la Tour de Vesvre à Neuvy-deux-Clochers ou encore l'Abbaye de Noirlac à Bruère-Allichamps, dans le Cher.

En effet, cet oratoire, considéré comme « la plus ancienne église de France », fait partie de la première liste des monuments historiques dressée en 1840 par Prosper Mérimée, aux côtés de la basilique Notre-Dame de Cléry-Saint-André, du château de Chambord ou encore de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire.

Issue d'un colloque organisé en juin 2016 à Orléans par le Centre d'Études médiévales d'Auxerre, sous la direction de Christian Sapin, et de la Direction régionale des affaires culturelles du Centre-Val de Loire, en partenariat avec le Fonds national de la Recherche Scientifique (FNRS) et l'Université catholique de Louvain-la-Neuve (UCL) (Belgique), cette publication permet de faire un point sur l'avancée des connaissances d'un édifice exceptionnel construit dans les années 800 par Théodulf, évêque d'Orléans et abbé de Saint-Benoît-sur-Loire.

Les dernières découvertes concernant les principes de construction, les récentes recherches menées sur le verre et les mosaïques, l'historiographie et les sources, offrent l'opportunité de mieux percevoir la complexité du monument et l'ampleur des restaurations qui ont été menées par l'architecte Juste Lisch au XIX^e siècle.

L'édition de cet ouvrage constitue une étape dans la connaissance et la mise en valeur de ce monument, complétée par la publication en ligne, des textes enrichis, dans la revue Bucema, Hors série n°11, Germigny, un nouveau regard.

Ainsi, le visiteur pourra, à la lecture de ces pages, (re)découvrir cette architecture emblématique de l'époque carolingienne et le décor de mosaïques considéré comme un « trésor du haut Moyen Âge ».

Fabrice Morio

Directeur régional des affaires culturelles
du Centre-Val de Loire





GERMIGNY, un monument d'exception

Par Christian Sapin

Directeur de recherche émérite au CNRS,
Umr Arthehis, Auxerre-Dijon

Comment regarder autrement aujourd'hui l'église de Germigny, un monument aussi connu et reconnu depuis le XIX^e siècle par les spécialistes et un large public amateur ?

Cette petite église n'est pas anodine.

En effet, cet oratoire, établi par l'évêque d'Orléans, Théodulf, nous conduit, par sa période de construction, à Charlemagne et aux années 800, ainsi qu'à tout un pan de notre histoire commune avec d'autres pays européens et au-delà. Son plan dit « centré » évoque la chapelle palatine d'Aix en Allemagne, mais aussi des constructions d'Italie, de Grèce ou plus loin d'Arménie. Sa mise en œuvre renvoie aux premières constructions élaborées en pierre en Gaule, et son décor rappelle l'Italie des stucs ou les mosaïques byzantines. L'oratoire ouvre ainsi sur un vaste monde au sein de la campagne ligérienne.

En dépit des restaurations importantes de l'architecte Juste Lisch, l'église de Germigny constitue un jalon unique dans l'histoire de l'architecture, sans doute un des témoins les plus anciens en élévation conservé en France.

Regarder et comprendre plus profondément aujourd'hui cette église, c'est l'interroger avec les historiens, historiens de l'art, archéologues et accepter une relecture critique des sources citant, de différentes manières, ce site depuis le IX^e siècle. Enfin, c'est faire appel aux techniques nouvelles d'investigation sur les maçonneries, le décor et ses composants, et même le sol que l'on peut « ouvrir » par la magie du radar.

Nous rendons compte ici, pour le visiteur, des derniers résultats de la recherche et des réflexions des spécialistes sur ce monument insigne et son décor. C'est une étape de plus dans la connaissance. Elle devrait permettre au lecteur de se faire une idée du monument originel et visiter ou revisiter les lieux avec de nouvelles lumières.



Fig. 2 : Vue générale de l'édifice depuis le chevet.

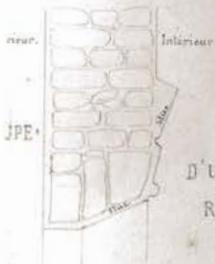
EGLISE DE GERMIGNY (LOIRE I)

Fondée en 808.



• VUE DU COTE DE L'ABSIDE •

* PEINTURE EN MOSAÏQUE DE L'ABSIDE PRINCIPALE *



DETAILS
D'UNE ARCADE DU CLOCHER
REJETUE DE STUCS *

* COLONNETTES DU CLOCHER *



1467-

Face intérieure



115/55

1467
(2)

Fig. 1 : Vues traditionnelles de Germigny.

HISTORIOGRAPHIE ET RESTAURATIONS

Par Justine Croutelle

Élève-conservatrice du patrimoine,
Institut national du patrimoine

UNE HISTORIOGRAPHIE MONUMENTALE

La perception actuelle de l'église de Germigny-des-Prés est investie par son passé patrimonial. En 1912 déjà, Robert de Lasteyrie, qui s'intéresse aux origines de l'art roman en France, la considère comme un « point de repère des plus précieux au milieu des ténèbres qui obscurcissent l'histoire de l'art carolingien »¹.

Si l'édifice est mentionné dès le XVIII^e siècle dans des histoires locales, son classement sur la première liste de 1840 le consacre comme un objet d'études à part entière, alors que sont envisagées les premières campagnes de restauration.

L'église suscite l'intérêt des sociétés archéologiques et des érudits locaux, qui alimentent leurs recherches au fur et à mesure des campagnes de restauration, des découvertes et des échanges. En 1889, l'abbé Prévost, curé de Germigny-des-Prés, est le premier à consacrer une monographie d'envergure à son église². Si elle reste un ouvrage de référence pour l'ensemble de la documentation exploitée, elle est toutefois marquée par la verve romantique et nostalgique de son auteur. Les sources textuelles, bien qu'évoquées, sont ainsi convoquées pour chanter les gloires de l'Ancien Régime, temps d'alliance du trône et de l'autel.

Les écrits du XIX^e siècle sont rédigés dans un contexte particulier, qui oriente sensiblement les analyses. Après la Révolution française, la perception du Moyen Âge est en effet empreinte d'une symbolique propre, tant pour les nostalgiques de l'Ancien Régime que pour les républicains les plus fervents. Ainsi, les écrits de Chateaubriand et de Victor Hugo témoignent de l'intérêt constant que porte le XIX^e siècle au Moyen Âge, à l'empereur Charlemagne et à son palais d'Aix-la-Chapelle.



Fig. 2 : L'oratoire vu du sud ouest par Albert Delton, 1841.

1- DE LASTEYRIE Robert, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane, ses origines, son développement*, Paris, A. Picard et Fils, 1912.

2- ABBÉ PRÉVOST 1889, « La basilique de Théodulfe et la paroisse de Germigny-des-Prés, Orléans », in *Monographie des villes et villages de France*, collection M.-G. Micberth, Paris, 2004.

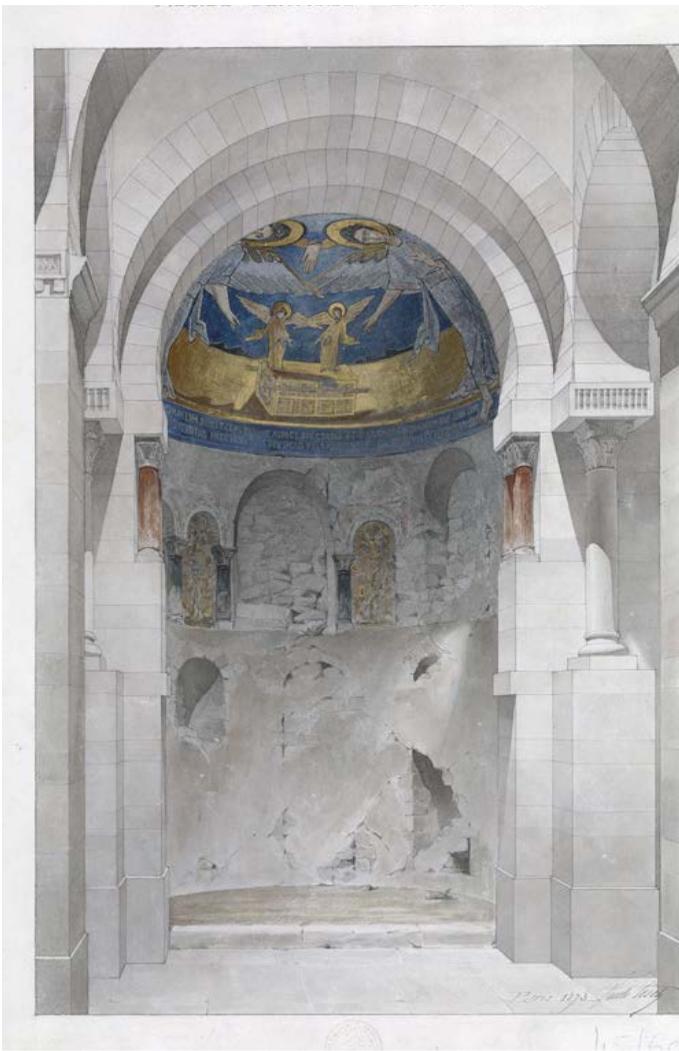


Fig. 3 : Dessin de Juste Lisch après la découverte des arcatures, 1873.

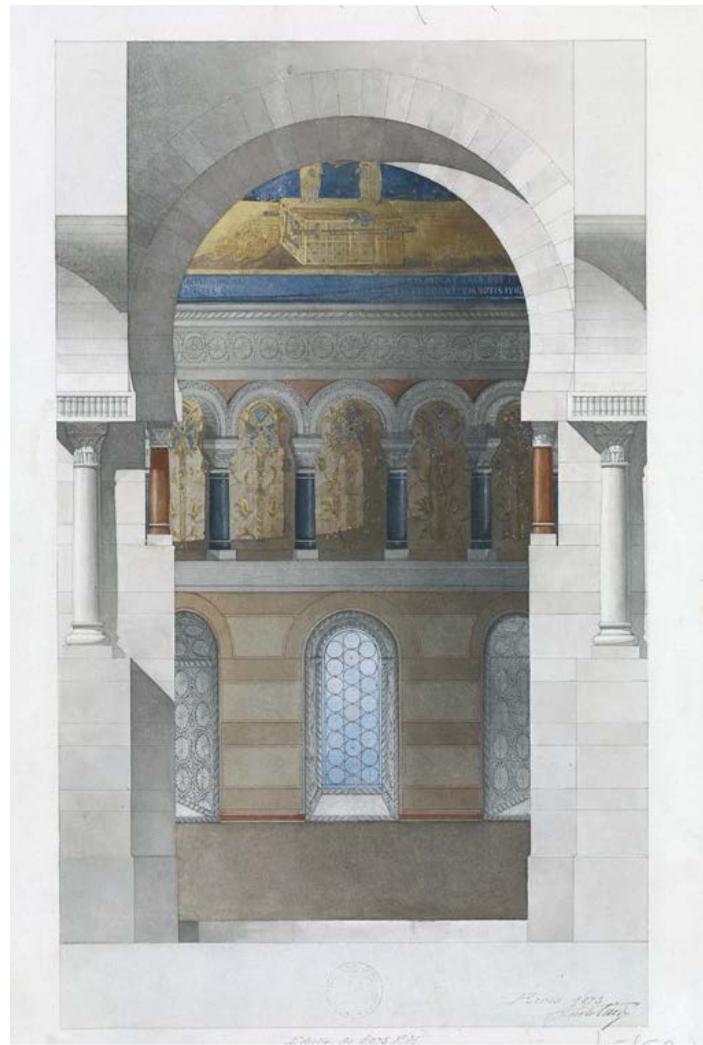


Fig. 4 : Projet de restauration de l'architecte Juste Lisch.

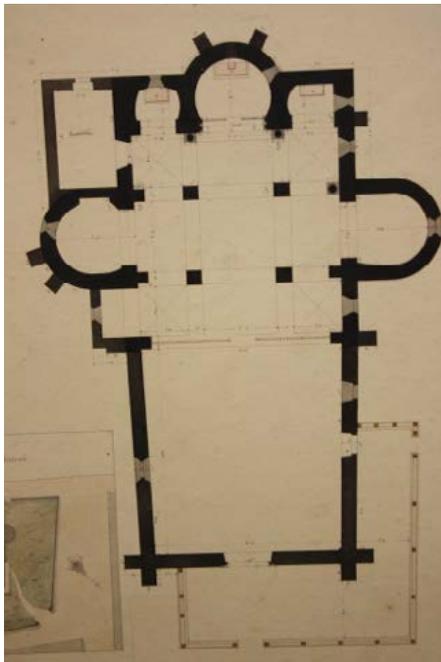


Fig. 5 : Plan de l'oratoire avant la découverte des absidioles orientales et indication du porche présent au XIX^e siècle (plan Constance Dufaux, av. 1849).

UN AIX-LA-CHAPELLE FRANCAIS ?

La comparaison entre l'église de Germigny-des-Prés et la chapelle impériale de Charlemagne est fréquente. Elle est alimentée par deux poncifs historiographiques nés au XIX^e siècle.

L'église aurait d'abord été l'oratoire de la *villa* de l'abbé de Fleury, Théodulfe d'Orléans, avant que celle-ci ne devienne, sous Charles le Chauve (843-877), un « palais royal ».

Théodulf, l'un des principaux conseillers de Charlemagne, aurait ainsi voulu créer, sur ses terres, un pastiche de l'ensemble palatial d'Aix. Cette interprétation est en partie fondée sur la lecture du *Catalogue des abbés de Fleury* qui évoque une « villa » nommée *Germaniacus* (« *Germaniacus dicitur villa* »). Dans les traductions du XIX^e siècle,

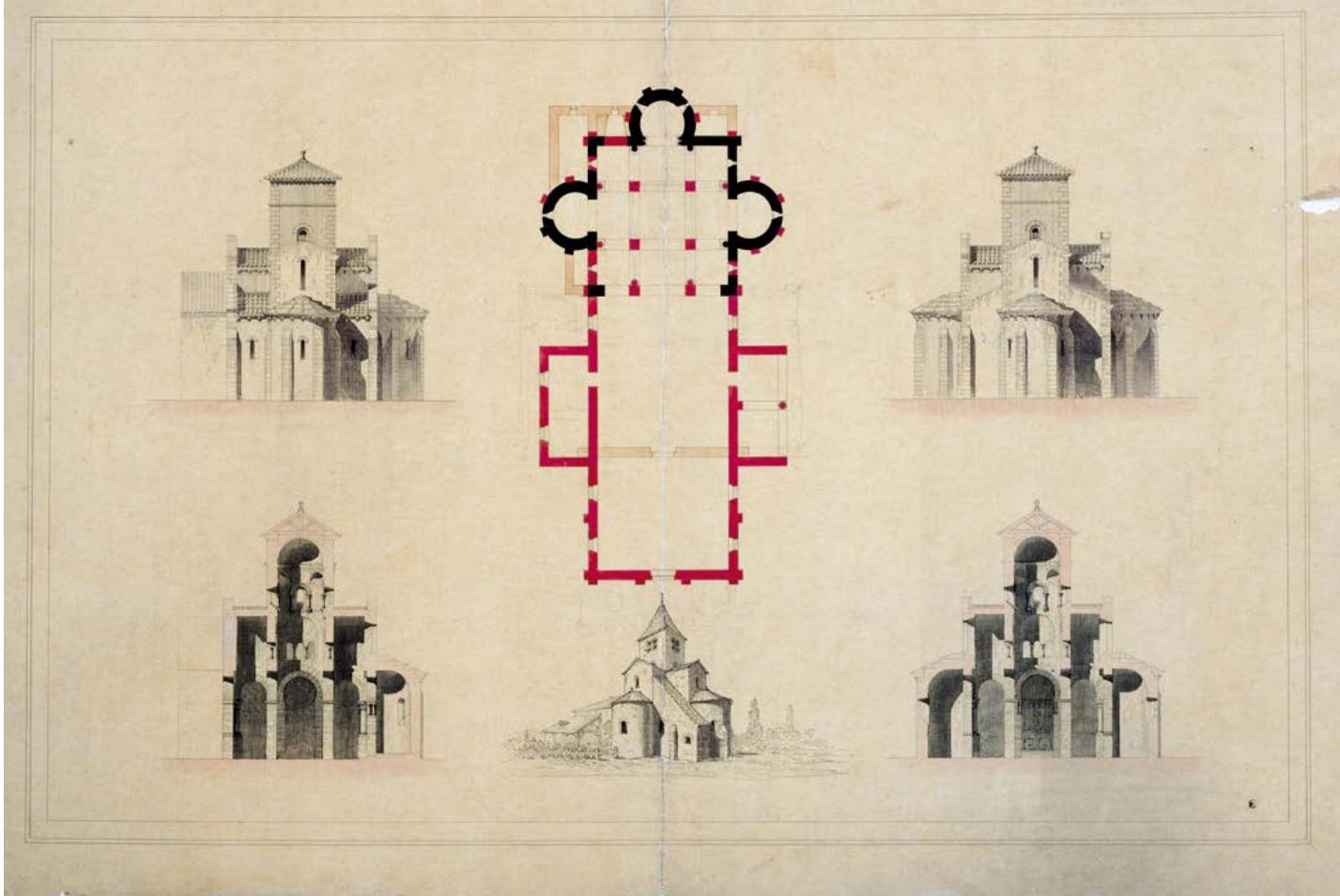


Fig. 6 : Plan de Juste Lisch indiquant les parties à conserver, à détruire ou reconstruire (ap. 1866).

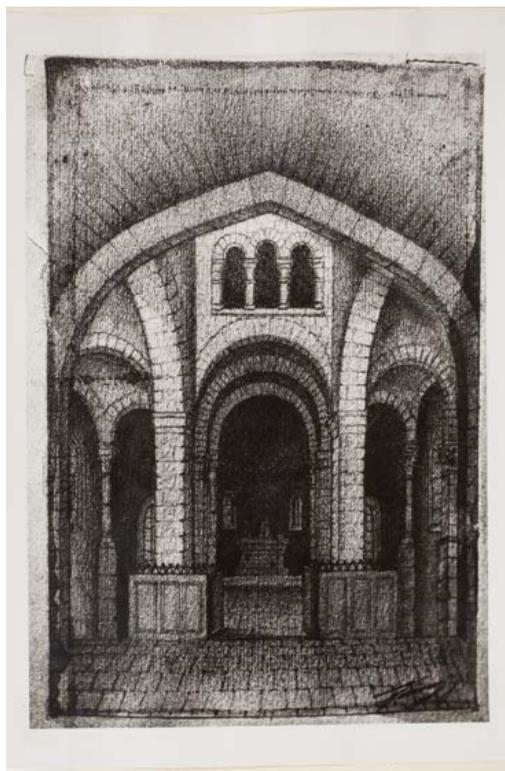


Fig. 7 : " Sanctuaire avant restauration" Dessin anonyme sans date.

le terme est compris dans son acception actuelle, à savoir une riche demeure dont l'organisation structurelle s'apparente à celle du palais. Les travaux récents ont rappelé que la définition du terme était plus large, et qu'il s'agissait en réalité d'une catégorie de biens fonciers³.

Les mauristes, au XVIII^e siècle, sont les premiers à mentionner la présence d'un « palais royal » à Germigny-des-Prés à la fin du IX^e siècle ; la thèse est ensuite reprise dans les écrits du XIX^e siècle. Elle s'appuie sur deux diplômes de Charles le Chauve (30 juillet 854 et 29 février 856), qui mentionnent, dans leur formule de datation, un « palais de Germigny » (« *actum Germiniaco palatio* »).

La présence d'une *villa* puis d'un palais à Germigny-des-Prés permet de faire du site un lieu d'exercice et de représentation de toutes les formes du pouvoir carolingien, ecclésiastique, impérial ou

3- RENARD Étienne, « Domaine, village ou circonscription administrative ? La polysémie du mot *villa* aux VIII^e-X^e siècles et l'assise territoriale des paroisses rurales », dans *Autour du village*, actes du colloque international de Louvain-la-Neuve, YANTE Jean-Marie (dir.), Louvain-la-Neuve, Institut d'études médiévales de l'Université catholique de Louvain, 2010, p. 153-177.



Fig. 8 : Vue de l'intérieur de l'oratoire par Georges Bouet (en 1868) publié dans « L'église de Germigny-des-Prés », in *59^e Congrès archéologique de France, Orléans, 1892*, Paris, 1894, p. 254-271.

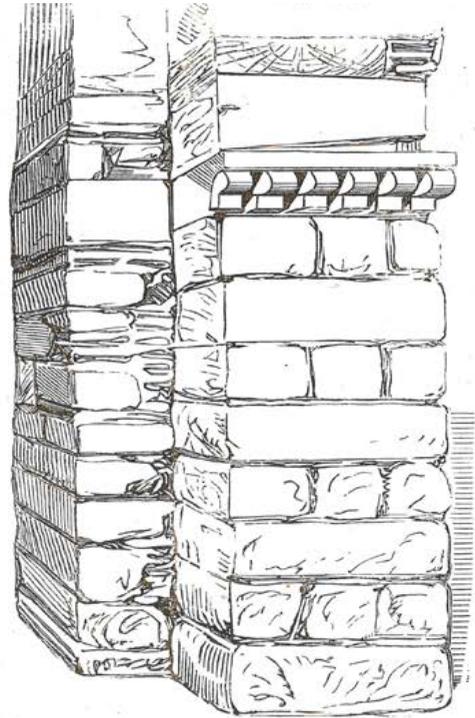


Fig. 9 : Dessin par Bouet d'un pilastre de l'abside nord (1868), publié dans « L'église de Germigny-des-Prés », in *59^e Congrès archéologique de France, Orléans, 1892*, Paris, 1894, p. 254-271.

monarchique. Toutefois, la seule lecture des sources textuelles ne permet pas d'aboutir à de telles conclusions. Rien, dans les textes mentionnant l'église ou dans les écrits personnels de Théodulf, ne permet d'assurer la présence d'une *villa*. En outre, si les deux diplômes de Charles le Chauve mentionnent un lieu dit « *Germiniacum* », plusieurs localités de la Gaule carolingienne sont désignées par ce terme latin. Plusieurs lieux sont donc susceptibles d'avoir accueilli ce palais. Ferdinand Lot, dans ses *Mélanges carolingiens*, propose deux identifications possibles, Germigny-l'Exempt, près de Bourges (Cher) et Germigny-des-Prés. L'étude des déplacements royaux confirme ces incertitudes.

Des arguments esthétiques et archéologiques justifient également, à partir du XIX^e siècle, le rapprochement des sites de Germigny-des-Prés et d'Aix-la-Chapelle. L'église est en effet intégrée dans la typologie des chapelles privées de type byzantin, à l'heure où l'étude de l'architecture se calque sur les méthodes biologiques de classification des espèces. C'est à partir de cette période que le terme « oratoire » est systématisé pour désigner l'édifice carolingien. Érudits et architectes recherchent ainsi des influences lointaines et anciennes, qui hisseraient l'église de Théodulf au rang des

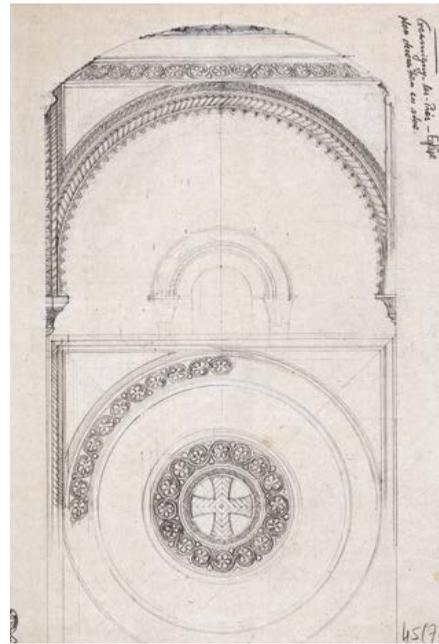
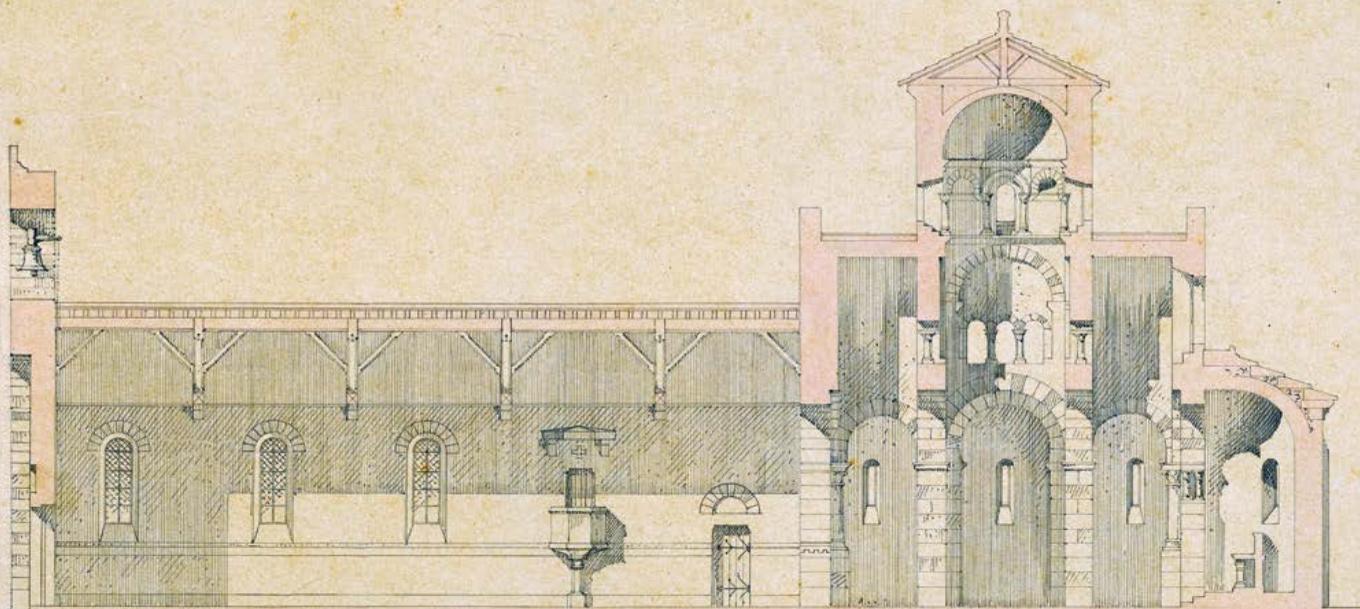


Fig. 10 : Projet de restauration pour le décor de la coupole (vers 1866).

constructions les plus remarquables de la période, ravennates ou byzantines. Le modèle le plus fréquent est le *tempietto* de Cividale (architecture lombarde, VIII^e siècle).



EGLISE GERMIGNY-LES-PRÉS

COUPE LONGITUDINALE *3110/11 EF*

Fig. 11 : Coupe générale ouest est de l'église après restauration.

Ces mécanismes aboutissent, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, à une conception idéalisée de l'édifice, dont les différents projets de l'architecte Juste Lisch sont les témoins (arcs outrepassés et importance des décors en stucs).

LA CONSTRUCTION D'UN MONUMENT IDÉAL

Les enjeux des restaurations

Les restaurations du XIX^e siècle sont sévèrement jugées dans la bibliographie, considérées comme trop radicales et peu respectueuses du monument. Si les différentes campagnes de travaux ont contribué à inventer un nouveau vocabulaire architectural, plus conforme au type dit « byzantin », elles ont également été indispensables à la sauvegarde d'un édifice en péril.

À partir des années 1830, l'église de Germigny-des-Prés est d'autant plus intéressante dans le paysage patrimonial français qu'elle est considérée comme l'un des monuments les plus anciens de France. Sa valeur d'ancienneté lui confère une valeur mémorielle

qui dépasse bientôt la seule valeur historique ; la dimension historiciste des restaurations en est l'une des conséquences. L'importance reconnue à l'édifice se mesure dans les moyens octroyés dès 1841 par l'administration pour sa restauration, dans le choix des architectes et dans le suivi du chantier. Jusqu'en 1844, Prosper Mérimée suit les travaux depuis Paris, non sans recommandations. Eugène Millet et Juste Lisch, qui succèdent à l'architecte diocésain Albert Delton, ont œuvré sur d'autres chantiers importants. Millet participe aux restaurations du château de Saint-Germain-en-Laye, Lisch accompagne Viollet-le-Duc à Amiens, à Saint-Denis ou encore à Pierrefonds.

Juste Lisch, qui est à l'origine des restaurations les plus radicales, est également un architecte concepteur (gare des Invalides). Dans ses projets, création et restauration se confrontent, alors que les pratiques de restauration du bâti médiéval n'en sont qu'à leurs balbutiements. Cette optique expérimentale doit être considérée pour mieux comprendre le chantier.

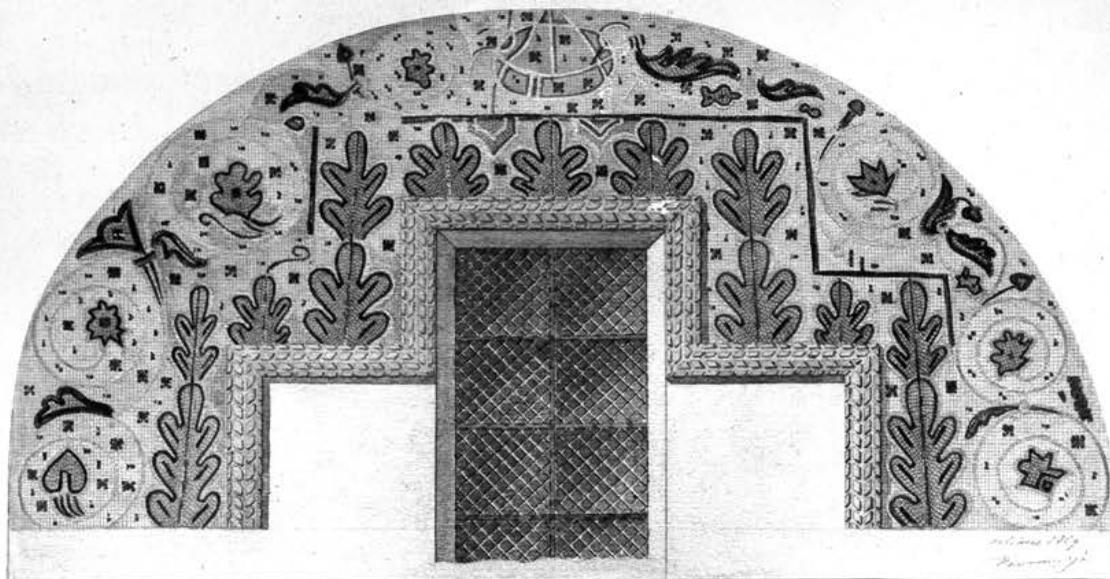


Fig. 12 : Les mosaïques retrouvées au devant de l'abside orientale (Fournier, 1869).

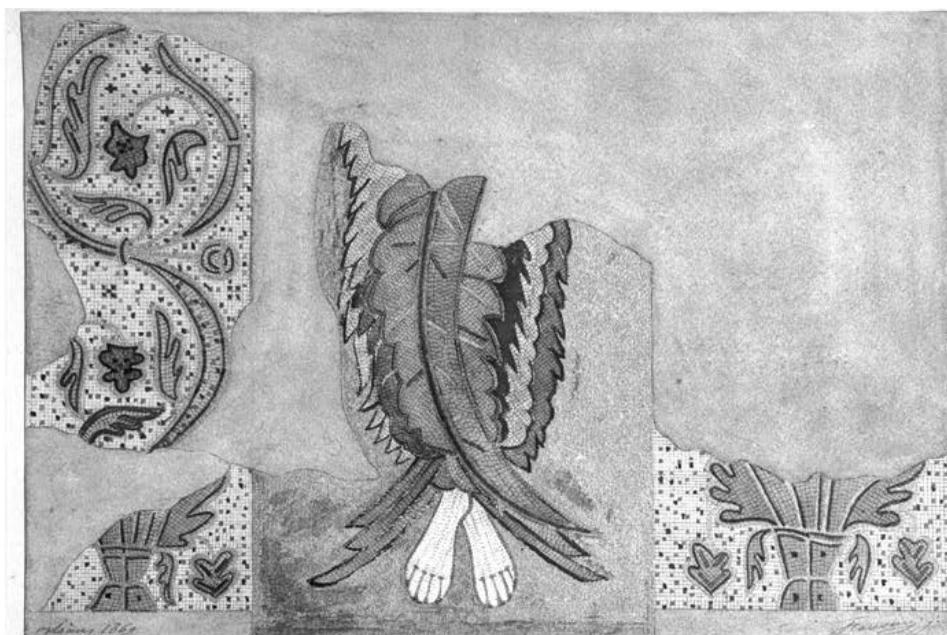


Fig. 13 : Les mosaïques retrouvées, détail (Fournier, 1869).

L'église avant restauration

Les dessins, plans et croquis réalisés par Albert Delton dans les années 1840 présentent une église de taille modeste, entourée par son cimetière. L'accès à la nef se fait par un portique en bois, l'abside axiale est flanquée de deux chapelles de forme indéterminée, tandis que le chœur est surmonté d'un clocher construit sur trois niveaux d'élévation. Les coupes de Constant Dufaux (1849), les croquis de Georges Bouet (publiés en 1868) et un dessin conservé au musée historique et archéologique

d'Orléans (anonyme, n.d.) permettent d'appréhender l'intérieur de l'édifice avant restauration. Les voûtements ne sont pas homogènes, la nef est recouverte d'une voûte en bois de sapin et est séparée du chœur par un arc brisé.

Le rapport dressé par Albert Delton devant la Commission des Monuments Historiques en 1842 insiste sur la vétusté de l'édifice. La voûte de l'abside axiale n'est plus étanche, les murs du clocher sont lézardés et poussent au vide, des dégradations

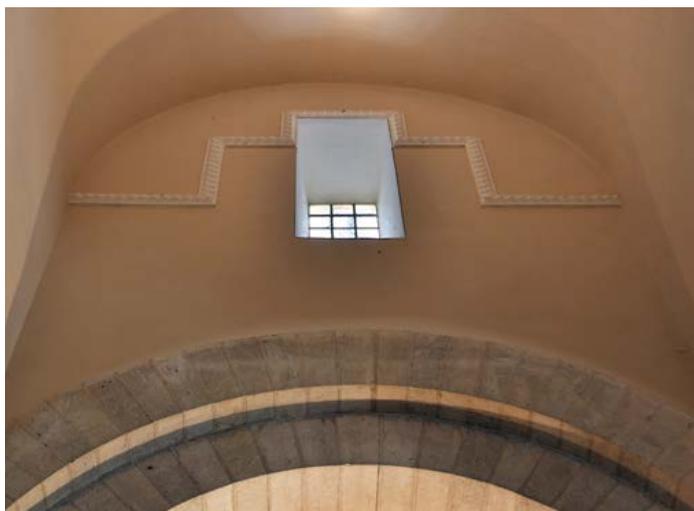


Fig. 14 : Au devant de l'abside orientale, aujourd'hui après restauration.

importantes sont constatées dans l'ensemble des maçonneries. Le péril est tel qu'il justifie presque toutes les conjectures. La conclusion de l'architecte est sans appel : « s'il fallait rendre à l'édifice son aspect primitif, mieux vaudrait le reconstruire, tant sont mal faits, et nombreux sont les changements qui ont eu lieu depuis son origine jusqu'à nos jours ».

Les restaurations du XIX^e siècle

L'édifice est en travaux de 1842 à 1877. Dans cette chronologie, il faut distinguer deux phases, celle des travaux de réparation (1842-1856), puis celle des travaux de reconstruction-restitution (1854-1876).

Les campagnes de consolidation et de réparation des structures anciennes sont d'abord confiées à l'architecte diocésain Albert Delton, connu pour ses travaux orléanais (cathédrale et hôtel de ville). Elles se divisent en trois tranches distinctes. La première s'attache au clos-couvert et aux maçonneries de l'abside sud (1842-1845), la deuxième concerne la mosaïque (1845-1847, travaux de Théodore Chrétin), la troisième l'étalement du clocher (1853-1856). Il s'agit de travaux de gros entretien et de raccords de maçonneries qui ne modifient pas l'organisation et la structure générales du monument. Les devis et les réceptions de travaux précisent que les matériaux anciens ont été réutilisés lorsqu'ils présentaient un état satisfaisant et que les murs de l'abside sud ont été reconstruits en moellons neufs et anciens sur les assises des anciennes fondations.

Les interventions sur la mosaïque, suspendues en 1847, reprennent en 1854 avec l'arrivée d'un nouveau mosaïste sur le chantier, Louis Liesching. Sa restauration modifie la perception de l'édifice, dont la composition paraît désormais trop modeste. La bourgeoisie locale s'intéresse au chantier et appelle à la restauration complète du monument. Juste Lisch hérite du dossier en 1866.

À partir des années 1860, la Commission des Monuments historiques invite au renouvellement des structures anciennes, car les réparations strictes seraient trop onéreuses compte tenu de leur vétusté. Le premier projet de Juste Lisch, présenté en 1866, paraît trop ambitieux. Il prévoit la destruction des absidioles nord et sud, la création d'ouvertures, la suppression des contreforts anciens, le remaniement des voûtes du chœur et un rejointoiement extérieur. Le projet donne également une place prépondérante aux décors inspirés de l'architecture byzantine. À l'extérieur, les murs des absides sont surmontés de corniches à corbeaux, tandis que les pignons sont coiffés de poinçons en terre cuite décorés d'une croix pattée. À l'intérieur, la tour de croisée est surmontée d'une coupole qui repose, dans l'avant-projet, sur des trompillons. La découverte de nouveaux décors de mosaïques en 1868, puis le projet de restauration de l'abside axiale en 1874, donnent une place grandissante aux décors en stucs et en mosaïque. Si la Commission demande à l'architecte de donner une importance moindre aux décors (la coupole repose sur des pendentifs), les reconstructions structurelles prévues par Lisch sont, dans l'ensemble, réalisées. Les travaux sont achevés en 1876.

Les restaurations de Juste Lisch ont contribué à inventer un nouveau répertoire architectural pour l'église de Germigny-des-Prés, devenue aujourd'hui l'un des archétypes de l'architecture religieuse du IX^e siècle. Elles signent l'avènement d'un « monument carolingien du XIX^e siècle », pour reprendre l'expression de Pierre-Marie Auzas, inspecteur des monuments historiques (1981).





QUELLE ORIGINE POUR GERMIGNY ?

Par Justine Croutelle

Élève-conservatrice du patrimoine,
Institut national du patrimoine

GERMIGNY-DES-PRÉS ET SA RÉGION

Le contexte archéologique et géographique qui précède la fondation de l'édifice est mal connu. Peu de campagnes de fouilles ont été réalisées à Germigny-des-Prés et les indices de sites répertoriés sur les communes limitrophes ne fournissent que peu d'éléments d'analyse (Châteauneuf-sur-Loire, Saint-Martin-d'Abbat, Saint-Aignan-des-Gués, Saint-Benoît-sur-Loire).

Nous savons seulement que la région gagne en importance au 1^{er} siècle avant J.-C., avec la conquête romaine. Le site, situé à proximité d'un gué sur la Loire, de cités secondaires importantes (Châteauneuf-sur-Loire) et de l'axe de communication reliant Orléans à Autun, présente en effet une topographie avantageuse.

Si l'activité de la région n'est pas connue entre le IV^e siècle et le VII^e siècle, celle-ci connaît une deuxième phase d'occupation après la fondation du monastère de Fleury, situé à environ six kilomètres de l'église (aujourd'hui Saint-Benoît-sur-Loire).

UNE « VILLA » DU MONASTÈRE DE FLEURY, SIÈGE DU SYNODE DE 843

Selon la tradition, la *villa* de Germigny, bien foncier et espace humanisé exploité par un ou plusieurs propriétaires, est une acquisition ancienne du monastère. Le *Catalogue des abbés de Fleury*, rédigé au XI^e siècle, précise en effet que celle-ci aurait été acquise par les prédécesseurs de l'abbé Théodulf (798-818), commanditaire de l'église. Aucune trace de la transaction n'existe dans les sources conservées pour la période.

Le site de Germigny-des-Prés est mentionné pour la première fois dans un acte épiscopal de 843, confirmant le privilège de libre élection de l'abbé pour le monastère de Moutiers-Saint-Laumer (diocèse de Chartres). Si la mention est partielle, le site n'est pas identifié comme étant une possession



Fig. 3 : Vue de l'abside orientale : projet de restauration de Lisch.

Fig. 1 : Louis Bonnard, l'église de Germigny-des-Prés après restauration, n.d.

Fig. 2 : Aquarelle d'Albert Delton, 1841.

1838-1844 : réparations du clos et du couvert	
juillet 1838	Mérimée appelle à la restauration de l'église de Germigny-des-Prés et de sa mosaïque de verre (recouverte d'un badigeon).
mai 1841	L.-A. Marchand a dressé un plan et un devis des réparations à faire dans l'église de Germigny-des-Prés.
octobre 1842	Début des travaux ; Pascault est nommé entrepreneur ; la réparation de la voûte de la mosaïque devra se faire minutieusement.
novembre 1842	Devis supplémentaire pour la « reconstruction de l'abside sud ».
août 1843	Les travaux de consolidation de la mosaïque sont achevés.
septembre 1843	Les réparations urgentes à mener dans l'église de Germigny-des-Prés sont terminées.
octobre 1844	Réception définitive des travaux (5291,62 fcs) ; Mérimée demande à ce qu'une nouvelle campagne soit votée pour la reconstruction de l'abside sud et du clocher (raccordement) ainsi que pour la restauration de la mosaïque
1845-1847 / 1854-1857 : la mosaïque	
1845	réparation de l'abside sud par l'entrepreneur Pascault (sous la direction de Delton) ; les travaux sont suspendus en novembre faute d'approvisionnement en bois. Ils se terminent en décembre.
décembre 1846	Projets pour la réparation de la mosaïque de l'abside axiale
janvier-février 1847	Les réparations de la mosaïque commencent ; le nettoyage est terminé en février.
septembre – novembre 1847	Achat de matériaux pour les réparations de la mosaïque.
1848	Interruption des travaux
août 1855	Le ministre Pierre-Jules Baroche autorise la reprise des travaux sur la mosaïque de l'abside axiale. Ils sont confiés à Louis Liesching. Les travaux se terminent en janvier 1856.
1859-1860 : l'étaieement du clocher	
juillet-août 1859	Rapport de Millet au préfet du Loiret sur l'état de l'église de Germigny-des-Prés : le plan ancien de l'édifice est altéré par des réparations datées de l'époque moderne. Il faudrait rétablir la coupole qui couronnait à l'origine l'édifice. Projets de restauration (juillet 1860)
novembre 1859	L'église menace ruines, il faut étayer le clocher. Millet, en visite à Germigny, note l'écrasement des piliers centraux et des arcs doubleaux (demande la pause de cintres).
mai 1860	Les travaux d'étaieement sont terminés.
1866-1877 : restauration complète de l'édifice et agrandissement de la nef	
mai 1863	Les habitants du village souhaitent agrandir l'édifice, devenu trop exigu pour accueillir l'ensemble des paroissiens. J. Lisch remplace E. Millet.
mars 1866	Projets pour la reconstruction-restauration des parties anciennes et pour l'agrandissement de la nef (à la charge de la commune).
avril 1866	La CMH demande une révision du projet de Lisch et la reconstruction de certaines parties de l'édifice (piliers de la tour de croisée).
mai 1868	Les travaux sont en cours et perturbent la célébration de l'office. Faute de fonds disponibles, ils ralentissent.
septembre 1868	Découverte de nouvelles mosaïques à Germigny-des-Prés.
août 1870	Interruption des travaux suite au passage de l'ennemi ; retard dans la pose des couvertures.
août 1871	Un rapport de l'architecte annonce que des dégradations sont à déplorer pour l'église de Germigny-des-Prés (en particulier à l'intérieur de l'édifice : les madriers posés pendant la guerre ont été brûlés par l'ennemi)
octobre 1871	Les travaux reprennent sous la surveillance de Juste Lisch.

décembre 1873	Lisch découvre une arcature aveugle et un décor de mosaïques dans l'abside axiale. Dans les démolitions de détail, présence d'un décor en stucs (fragmentaire).
1874	Projet de décoration pour la coupole de la tour de croisée et pour l'abside axiale (stucs, mosaïques, peintures).
octobre 1874	Buhot de Kersers critique les restaurations radicales dont l'église fait l'objet et demande à ce que les fragments anciens, qui ne sont pas employés dans la restauration, soient transférés au musée de l'Orléanais.
1876-1878	Les fragments anciens de l'édifice sont transportés au musée.
septembre 1877	Les travaux sont terminés.
Travaux d'entretien	
1881-1883	Réparation des toitures.
1891-1895	Réparation des toitures de la partie ancienne (tuiles de type « canal » remplacées par des tuiles à emboîtement). Les mosaïques se détériorent (problèmes d'étanchéité).
février-mai 1903	Réparation des toitures.
1912	Réfection des enduits intérieurs et reprise des corniches gelées (travaux projetés en 1910)
1930	Campagne de fouilles à l'intérieur et à l'extérieur de l'église de Germigny-des-Prés (Léon Masson, Jean Hubert, Marcel Aubert).
1934-1938 : remplacement des vitraux de l'église par des verrières en albâtres (sur le modèle du mausolée de Galla Placidia)	
1934	A. Totti, curé de Germigny-des-Prés, souhaite pourvoir l'église de nouveaux vitraux, dont les motifs seraient mieux adaptés au décor intérieur. Refus de la CMH. Il peint l'ensemble des vitraux de la partie ancienne en jaune.
1934-1938	Pose de 16 nouvelles verrières dans l'église de Germigny-des-Prés (travaux à la charge de la commune et de la fabrique). Vitraux réalisés par Louis Gouffault.
Travaux d'entretien	
1950	La foudre est tombée sur l'église. L'entrepreneur Laizeau y pose des protections provisoires et met en place un énorme solin de ciment à l'est.
1966	Le curé P. Perdereau souhaite remplacer l'autel du début du XIX ^e siècle.
janvier 1968	Dégradation des toitures : l'humidité s'infiltré. Réfection des maçonneries.
juin 1968	Devis estimatif pour la réfection de l'autel ; réaménagement du chœur et réfection du dallage (ACMH : P. Lablaude).
janvier 1969	Réparation des toitures (nord-est).
octobre 1969	Mise sous câble du réseau téléphonique aux abords de l'église.
avril-juin 1970	Remplacement de l'autel, réfection du dallage du chœur, avec emmarchement (normes Vatican II).
avril 1974	Réparations sur la tour de croisée.
1975-1978	Projet de remplacement des vitraux du chœur. Restauration des vitraux d'albâtre, en respect pour les restaurations du XIX ^e siècle. Les vitraux sont recouverts d'une fine couche de résine pour les protéger des intempéries.
mai 1975-1979	Modification de l'éclairage intérieur et extérieur de l'église (les câbles d'alimentation doivent passer dans les combles)
1977	Dégradations signalées sur la mosaïque.
1980	L'abbé Lenoir demande la réfection des vitraux de la nef ; fourniture de 7 verrières (L.-R. Petit, artisan local).
1998-2002	Assainissement et mise en conformité électrique ; installation d'un nouvel éclairage extérieur pour mettre en valeur l'édifice ; réfection des badigeons intérieurs (altérés par l'humidité).



Datation	Document	Résumé	Mention
24 septembre-14 octobre 843	Acte épiscopal faisant mention du synode de Germigny-des-Prés	Les évêques et les abbés confirment les possessions du monastère de Saint-Benoît et le droit de libre élection de l'abbé	« <i>in territorio Aurelianensi in loco, qui Germaniacus dicitur</i> »
30 octobre 900, Saint-Benoît-sur-Loire	Diplôme de Charles le Simple	Charles le Simple confirme les privilèges antérieurement accordés par Jean VIII, Louis le Pieux et Charles le Chauve	" <i>Germiniacum</i> »
ca. 985	<i>Liber miraculorum sancti Maximini</i> (Lethald)	Chapitre 14 : mention de l'œuvre de Théodulfe au sein du monastère de Micy et du diocèse d'Orléans	« <i>Theodulfus igitur episcopus inter cetera suorum operum basilicam miri operis, instar videlicet ejus quae Aquis est constituta aedificavit in villa quae dicitur Germiniacus</i> »
ca. 1040	<i>Miracula sancti Benedicti</i> , lib. VI (André de Fleury)	Trois miracles décrits à Germigny, dont deux dans l'église	« <i>ecclesiam sancti Salvatoris quae Germiniacus dicitur</i> » « <i>Hanc eadem ecclesiam strevisissimus vir Theodulfus (...) haud minimis construxerat sumptibus</i> »
1042	<i>Vita Gauzlini</i> , lib. I (André de Fleury)	Récupération de biens spoliés par les laïcs, l'église de Germigny-des-Prés est la première citée.	« <i>in primis aecclesiam Germiniacus dictam, in honore omnium Salvatoris dicatam</i> »
1063-1108	<i>Miracula sancti Benedicti</i> , lib. VIII (Raoul Tortaire)	4 miracles attestés à Germigny-des-Prés	« <i>ecclesiam in honore Salvatoris mundi ibidem dicatam</i> » (<i>in quoddam rus ejusdem patris, Germiniaci vocabulo</i>); « <i>Sancti salvatoris oratorium</i> »
fin XI ^e -déb. XII ^e siècle	<i>Catalogus abbatum Floriacensium</i>	Liste mentionnant le nom et la durée de fonction des quatorze premiers abbés de Fleury	« <i>Theodulfus (...) ecclesiam tam mirifici operis construxit</i> »

Fig. 4 : mentions de Germigny dans les sources textuelles jusque la fin du XI^e siècle (les documents soulignés ne mentionnent pas l'église), J. Croutelle.

du monastère de Fleury et l'église de Germigny-des-Prés n'est pas citée.

La première mention de la *villa* dans le temporel du monastère se trouve dans un diplôme de Charles le Simple (898-922) daté du 30 octobre 900. Cela ne remet pas en cause l'hypothèse d'une acquisition plus ancienne, car l'absence du bien dans les listes antérieures ne signifie pas qu'il ne figure pas dans le temporel fleurisien (il peut faire partie de la mense abbatiale). En l'absence d'éléments complémentaires, les conditions d'acquisition du bien restent obscures.

L'ÉGLISE DE THÉODULFE

La postérité retient l'ancienneté de l'église de Germigny-des-Prés et l'importance de son commanditaire, Théodulf d'Orléans, prélat de l'époque carolingienne qui aurait fondé un oratoire près de l'une de ses riches demeures. Nous n'avons pourtant conservé aucune source contemporaine de la fondation et les sources postérieures ne reviennent pas sur les circonstances de sa construction. Elles précisent simplement qu'il s'agit d'une fondation épiscopale et monastique proche de la maison mère.

Deux sources anciennes évoquent l'église de Théodulfe. Il s'agit du *Livre des miracles de saint Maximin*, rédigé par le moine Lethald de Micy (ca. 985) et du *Catalogue des abbés de Fleury*, rédigé au XI^e siècle. Au IX^e siècle, l'église est placée sous le vocable du Sauveur, comme beaucoup

d'autres édifices carolingiens, alors qu'émerge la spiritualité chrétienne, au centre de la théologie du commanditaire.

Elle présente également un riche décor (marbre, « fleurs de gypse », mosaïques, inscriptions « en couleur argent ») et des dispositions architecturales remarquables (l'église est « toute en voûtes », selon le *Catalogue des abbés de Fleury*).

Les sources rendent difficile l'appréhension de la fonction de l'église au moment de sa fondation. Si son caractère aristocratique ne peut être contesté, il faut considérer la personnalité de son commanditaire et la place qu'il occupe dans l'entourage de Charlemagne pour mieux comprendre le contexte de la construction. Théodulf est un relais essentiel de la réforme de l'empereur, dont la Neustrie carolingienne constitue un territoire d'élection. C'est aussi un mécène important, à l'origine de nombreuses fondations dans le diocèse d'Orléans. Les travaux de Claire Tigolet invitent d'ailleurs à reconsidérer le caractère essentiellement « privé » de l'église, qui aurait pu avoir une fonction paroissiale dès sa fondation.

L'étude exhaustive de la documentation disponible a montré que l'édifice carolingien restait mal connu. Les sources médiévales conservées insistent davantage sur l'église du XI^e siècle, dans un contexte de prospérité économique et culturelle du monastère de Fleury, qui dispose alors de pouvoirs spirituels et matériels conséquents.





UNE ARCHITECTURE ORIGINALE ?

Par **Pascale Chevalier**

Archéologue, historienne de l'art,
maître de conférences à l'Université
de Clermont Auvergne, UMR Arthehis

La splendide mosaïque de l'abside de Germigny attire naturellement tous les regards, mais il serait dommage qu'elle occulte l'originalité de son écrin architectural, quand bien même celui-ci est très éloigné de ce qu'il était à l'origine, au IX^e siècle. C'est sur son plan assez inédit qu'il convient de réfléchir un instant.

DES VOLUMES ÉQUILIBRÉS

Le visiteur de Germigny doit aujourd'hui faire un effort d'imagination. Se présente à ses yeux un édifice déjà profondément remanié avant sa restauration par l'architecte Juste Lisch dans les années 1860-1890. Une façade de la fin du XIX^e siècle sommée d'un clocher-peigne l'accueille à l'ouest, au bout d'une nef charpentée construite aux XV^e-XVI^e siècles. En 1840, elle comportait un porche en bois qui enserrait en équerre la façade ouest et le mur sud.

Lisch a allongé la nef de moitié vers l'ouest et l'a partiellement flanquée au nord par une longue sacristie, au sud par un porche à quatre colonnes ; ce portique abrite la porte percée dans le mur sud de la nef du bas Moyen Âge. Pour ajouter cette nef, on avait, au XV^e siècle, rasé jusqu'aux fondations l'hémicycle du porche primitif. Les absidioles du chevet avaient été transformées bien avant les importants travaux de Lisch, qui les a négligées ; elles ne furent retrouvées que par les fouilles des années 1930. La jonction de la nef avec le reste du bâtiment offre actuellement un imposant arc triple, inventé par Lisch.

À l'est de la nef, s'élève un espace voûté de plan carré dans lequel s'imbrique un carré central que coiffe une haute tour, à l'intérieur de laquelle Lisch a restitué une coupole. Cette tour s'élève au-dessus de quatre arcs clavés portés par des piliers carrés à impostes moulurées ou sculptées d'entrelacs. La tour est contrebutée en croix aux points cardinaux par quatre hautes voûtes en berceau retombant sur des arcs diaphragmes. Ces derniers sont portés latéralement par des colonnes adossées à chapiteaux et impostes, posées sur de hauts piédestaux.

Aux angles du carré qui cerne l'espace, les quadrants de la croix sont aussi voûtés. Dans le prolongement des bras de croix couverts en berceau s'ouvrent des absides voûtées en cul-de-four, conservées au nord, à l'est et au sud.

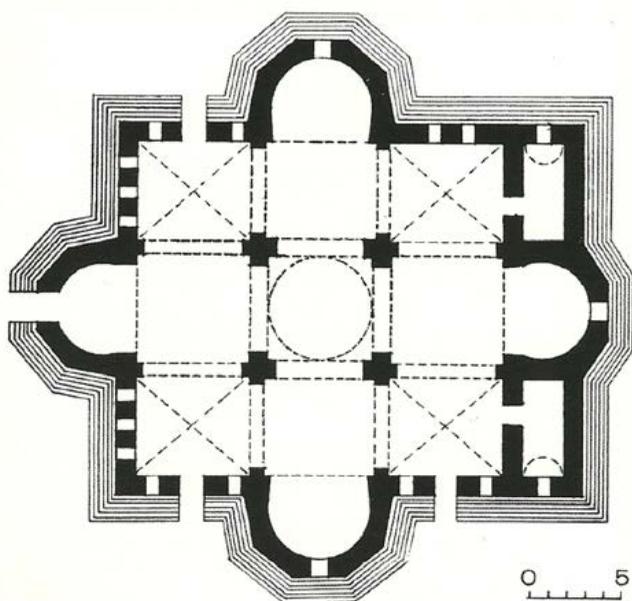


Fig. 2 : Plan de la cathédrale Sainte-Etchmiadzine de Vagarchapat, Arménie.

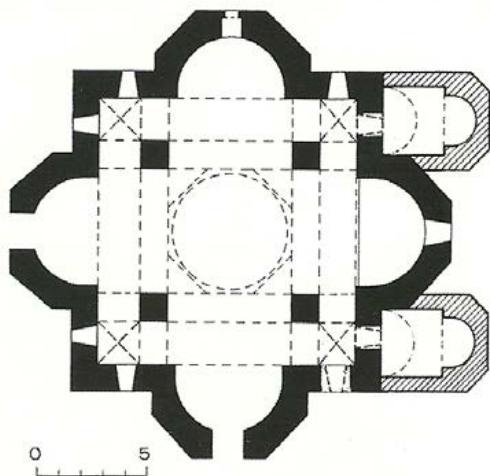


Fig. 3 : Église Saint-Jean de Baragan, Arménie.

En outre, un peu plus d'un mètre d'élévation perdue dans les surélévations du sol, le lecteur ou visiteur restituera virtuellement à l'ouest la quatrième abside disparue, qui menait au reste de la *villa* de Théodulf. Se retournant mentalement ou physiquement vers l'est, il imaginera l'abside mosaïquée encadrée de deux absidioles de plan outrepassé, elles aussi voûtées en cul-de-four, plus bas que l'abside centrale.

UN PLAN CENTRÉ

Il y avait donc à l'origine un plan en deux carrés imbriqués, combinés à une croix dont les bras se terminaient par des absides au tracé outrepassé, faisant seules saillie hors du grand carré de 10 m de côté. Au centre, quatre piles déterminaient un carré au-dessus duquel s'élevait la haute tour centrale. Autrement dit, au sol se dessinait un plan centré en carré tétraconque, dont la symétrie était enrichie au chevet par les deux absidioles qui flanquaient l'abside orientale, soulignant l'axe ouest/est.

Le plan de Germigny est effectivement original car aucune église antérieure ou contemporaine conservée n'offre la même combinaison architecturale. Revendiquée depuis longtemps, la comparaison avec les églises à coupole sur cube tétraconque d'Arménie (Sainte-Etchmiadzine de Vagarchapat, V^e siècle (Fig. 2) ; Bagaran (Fig. 3) et Mastara, VII^e siècle) n'est pas satisfaisante. Dépourvues d'absidioles au chevet, ces églises lointaines tant géographiquement que chronologiquement, sont bâties en moyen et grand appareil à joints vifs. En élévation, le carré et les quatre absides sont voûtés au même niveau, la coupole massive en émerge et tout l'édifice est conçu pour l'épauler. Rien ne garantit l'existence d'une coupole à Germigny. La tour-lanterne est une structure légère ; les techniques de construction associant ici moellons et blocs de moyen appareil sont bien diverses, comme le jeu des proportions et volumes. On a de longue date rapproché aussi Germigny d'exemples hispaniques, du fait de l'origine de Théodulf, qui aurait puisé dans l'architecture des VII^e-VIII^e siècles (Quintanilla de las Viñas, Bande, San Pedro de la Nave, Melque). Mais ces églises en moyen appareil présentent un plan en croix latine étroite à chevet rectangulaire, fort éloigné de Germigny. Seules leurs absides outrepassées et leurs petites tours lanternes sont plus convaincantes que les lourdes coupoles arméniennes.

QUELLES SOURCES POUR LE PLAN ?

Il semble plus raisonnable de revenir aux sources communes, antiques, de ces architectures et d'examiner quelques-unes des variations produites au IX^e siècle en Orient et en Occident. Le plan centré en double carré imbriqué donnant à la partie centrale un fort élan vertical au-dessus d'un carré l'enserrant à sa base, existe déjà dans le *fanum* antique, temple caractéristique des Gaules, qui reprenait, de manière quadrangulaire, les temples à tholos gréco-romains.

On connaît ensuite de multiples tétraconques dans l'architecture tardoantique, une croix grecque à extrémités arrondies surgissant souvent des parois d'un carré. C'est une forme pratique et polyvalente très prisée qui servait à bâtir mausolées, salles d'apparat, salles thermales puis baptistères et églises... On construisait par ailleurs des plans en croix libre comme à São Fructuoso de Montélios (vers 650). Cependant, c'est le modèle de la croix inscrite dans un carré qui répond le mieux à la comparaison avec Germigny. Le plus ancien exemple connu est celui d'Hosios David à Thessalonique (mi-VI^e siècle), sans profil tétraconque ni triple abside au chevet.

Mais les voûtes s'y ordonnent comme autour de notre tour lanterne : quatre berceaux épaulaient en croix une coupole disparue et quatre voûtes plus basses couvraient les angles du carré. Ce modèle rayonne depuis Constantinople dans l'Orient byzantin et en Italie méridionale après 880. La combinaison d'une croix dans un carré et de quatre conques, inscrites dans les angles du carré, couplée à une abside orientale unique mais outrepassée, s'observe à Sant-Miquel de Terrassa (**Fig. 4**). San-Satiro de Milan (879) (**Fig. 5**) offre une autre combinaison des éléments apparaissant à Germigny : la croix est dotée à l'est, au nord et au sud d'absides, elle rayonne autour d'une coupole centrale soutenue par quatre colonnes, les compartiments d'angle sont voûtés d'arêtes ; l'ensemble s'inscrit dans un octogone et pas un carré, mais c'est une réponse architecturale plus proche de Germigny que le plan médiobyzantin en croix grecque inscrite.

On conclura ainsi que Germigny présente un plan qui agençait de manière originale des éléments connus du vocabulaire architectural de son époque.

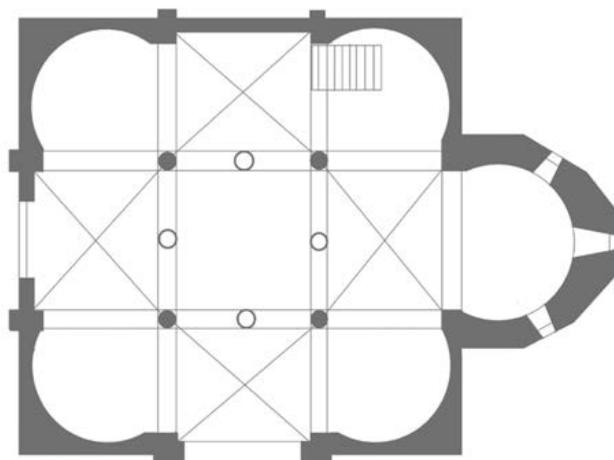


Fig. 4 : Église Sant-Miquel de Terrassa, Espagne.

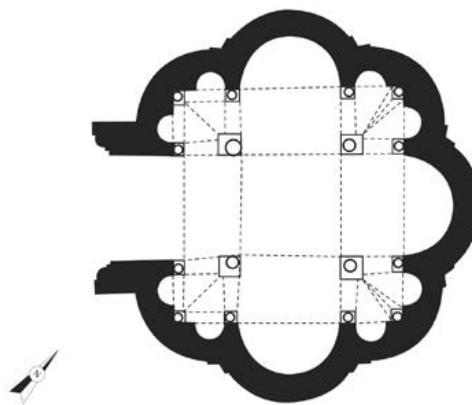
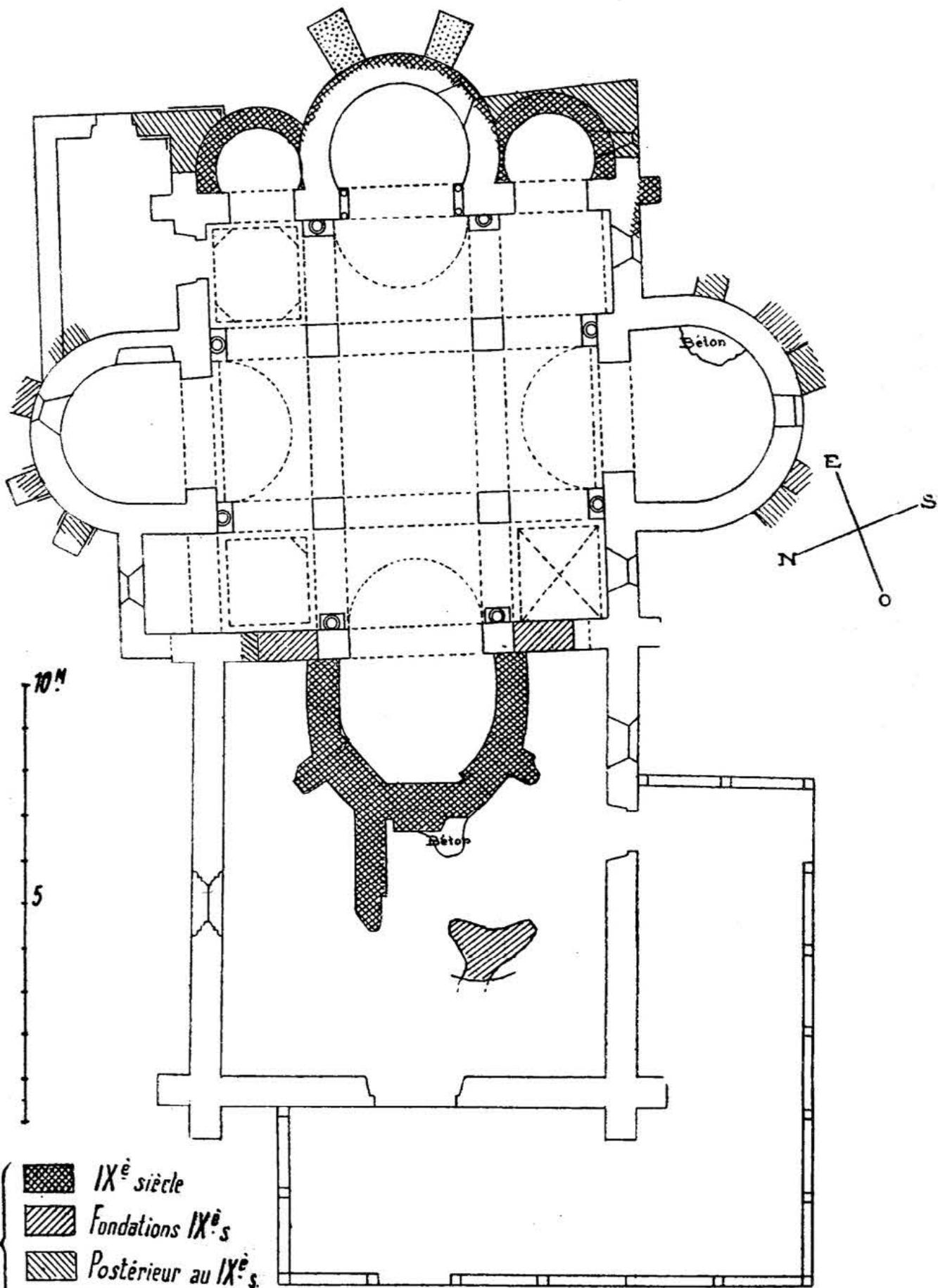
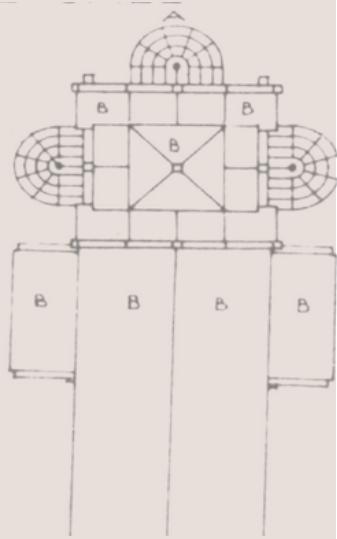


Fig. 5 : Église San-Satiro de Milan, Italie.



- Fouilles 1930*
-  IX^e siècle
 -  Fondations IX^es
 -  Postérieur au IX^es
 -  Date indéterminée



L'ARCHÉOLOGIE À GERMIGNY

des sondages aux prospections

Par **Christian Sapin**

Line Van Wersch

Christian Carmerlyncq

Directeur de recherche émérite
au CNRS, Umr Arthehis, Auxerre-Dijon

FRS-FNRS, UC Louvain

Sorbonne Université, UMR 7619 Metis,
Paris, France

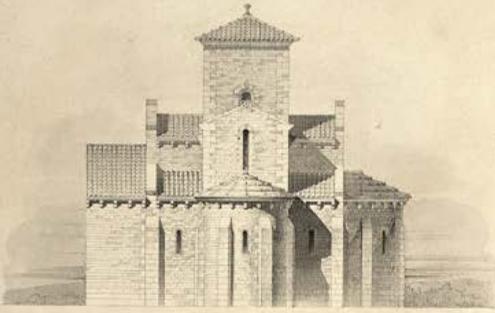
LES PREMIÈRES FOUILLES

Les premières véritables fouilles archéologiques ont lieu entre mars et mai 1930. Pratiquées sous la direction de l'architecte Léon Masson, elles se limitent à la reconnaissance du plan primitif de l'édifice, avec des sondages sur les absidioles latérales et sur l'emplacement de l'abside occidentale (**Fig. 1**).

On reconnaît sur le plan, vérifié et publié par Jean Hubert à l'occasion du Congrès archéologique de 1930, les parties retrouvées des absidioles disparues et attribuées alors au plan primitif carolingien. Les descriptions et les photographies complètent assurément ce plan. Le texte nous précise, sous la plume de Jean Hubert, que plusieurs décennies après les travaux de l'architecte Juste Lisch qui a fait disparaître les absidioles du chevet comme appartenant à des « additions peu anciennes », on avait pu retrouver les assises inférieures de celles-ci intactes « sur une hauteur de 0,75 m. Leurs murs, qui décrivent en plan des absidioles outrepassées, ne mesurent que 0,43 m à 0,47 m d'épaisseur moyenne ».

À l'intérieur, la fouille a pu reconnaître le plan de l'abside occidentale disparue lors de l'édification de la nef romane, reprise et agrandie au XIX^e siècle. Cette abside est, à l'extérieur, à pans coupés avec contreforts, et semi-circulaire de forme outrepassée à l'intérieur. Les fondations ont une épaisseur de 0,65 et 0,70 m de profondeur et comportaient, attachée à l'extérieur, un mur de 2,20 m de longueur filant vers l'ouest. Il détermine une occupation dans cette zone occidentale interprétée comme les vestiges d'un porche. L'archéologue de 1930 signale les vestiges à -1,14/1,20 m du sol actuel pour le niveau inférieur outrepassé. Et -0,70 à 0,97 m pour le niveau supérieur à pan coupé où pourrait se situer l'entrée. Des sols ont été identifiés lors de cette campagne à -0,44 m (comme un négatif de dallage) et 1,15 m (un béton de pierre cassé et chaux grasse dans l'abside sud et fin d'enduits). La fondation des absidioles se situe à 1,31 m du dallage actuel.

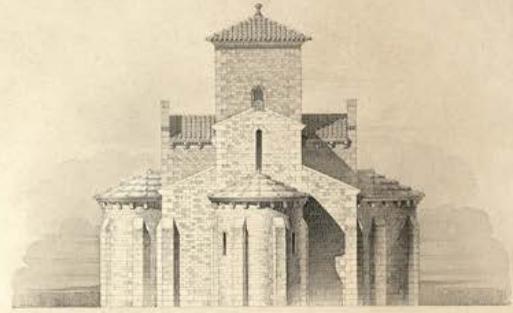
EGLISE DE GERMIGNY-DES-PRES



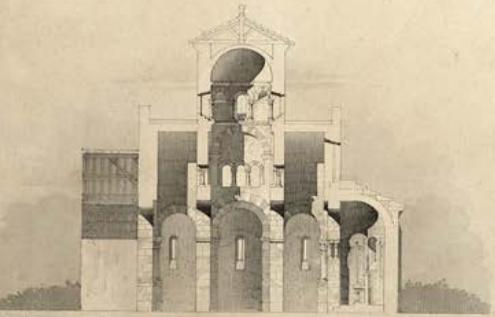
FAÇADE LATÉRALE



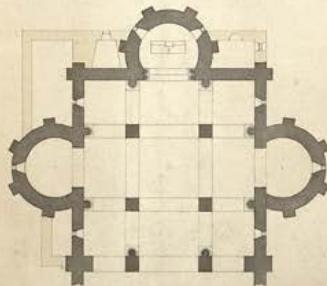
ÉTAT ACTUEL



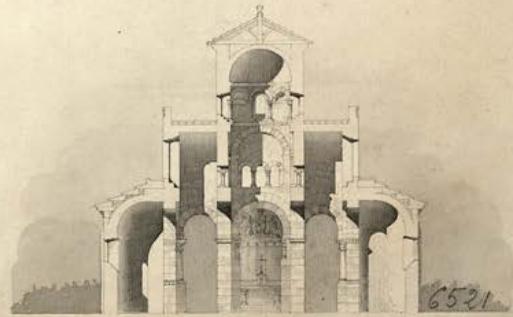
FAÇADE POSTÉRIEURE



COUPE LONGITUDINALE



PLAN



COUPE TRANSVERSALE



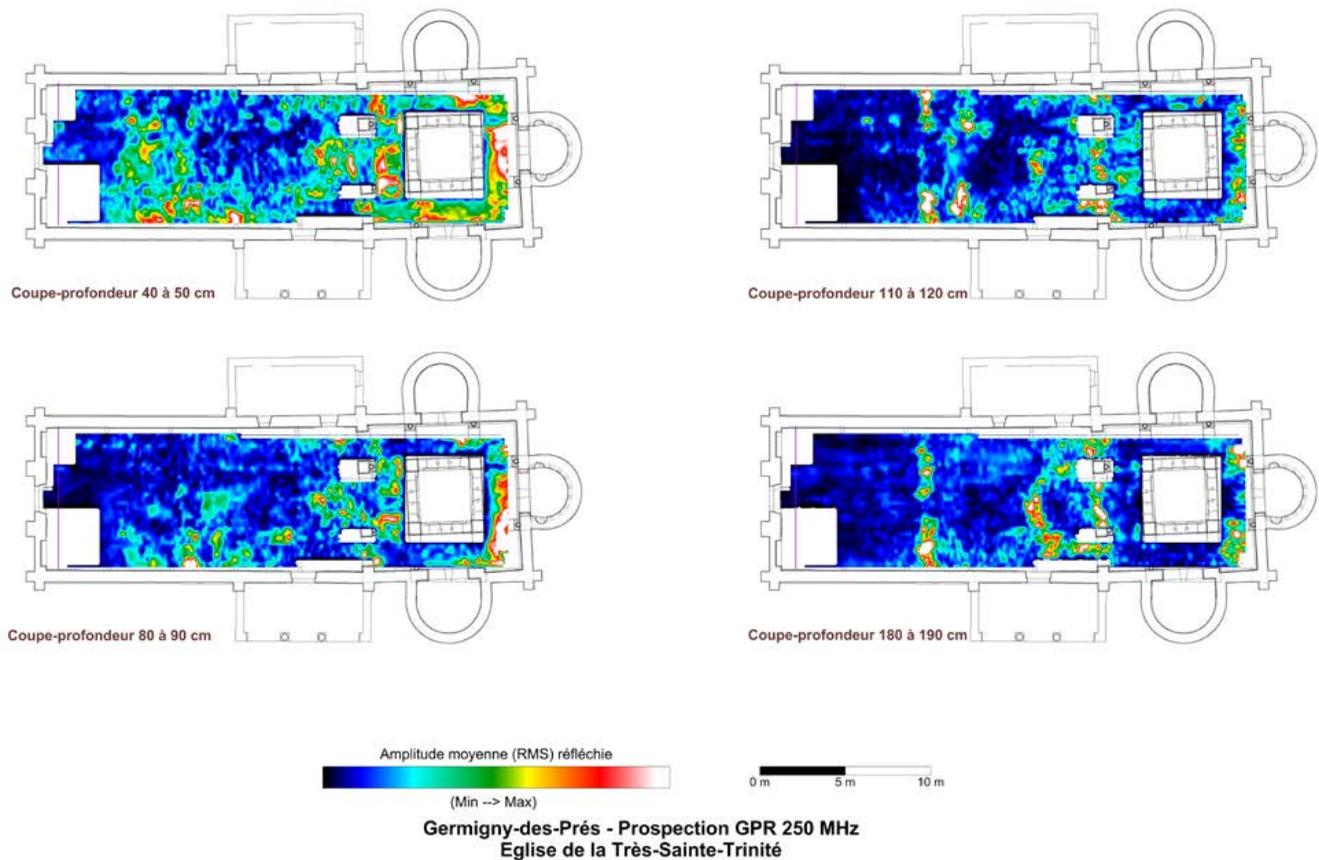


Fig. 4 : Résultats des prospections radar dans l'église.

LES PROSPECTIONS DU XXI^E SIÈCLE

À l'intérieur de l'église, une campagne de prospection radar pratiquée en 2016, a confirmé l'essentiel des conclusions de 1930. On reconnaît la présence à moins d'un mètre de profondeur, de l'ancien mur occidental précédant l'agrandissement que l'on peut attribuer à la nef du XI^e siècle, et non au XVI^e siècle comme cela a souvent été répété. En descendant plus profondément par les images radar, à -1,80 m, on retrouve le plan de l'abside occidentale reconnu par les fouilles de 1930. Si le massif de l'abside est lisible sur les plans radar, en revanche on ne perçoit pas d'indications pour le mur de 2,20 m de longueur filant vers l'ouest noté sur le plan de 1930 et signalé à l'époque de la fouille comme liaisonné. De même, rien n'apparaît pour un supposé pilier « analogue à ceux de la croisée » qui aurait été retrouvé en 1847 dans l'angle sud-ouest, mais la prospection a été limitée de ce côté par la présence des fonts baptismaux (Fig. 4).

À l'extérieur de l'église, de vastes zones ont été prospectées tant au nord qu'au sud. On y voit un certain nombre d'aménagements et de structures, dont une partie probablement moderne correspond à des constructions légères récentes qui n'ont pas laissé de traces dans les photographies ou cadastre, ou encore à des aménagements de canalisation, de drainages. Au sud, dans le premier mètre sous le sol actuel, aucun plan précis ou aucune structure bâtie orientée par rapport à l'église, ne peut être isolé. Les éléments repérés pourraient correspondre aux vestiges de l'ancien cimetière ou à d'autres plus anciens. Seule la reprise des fouilles archéologiques de l'une de ces zones permettra d'identifier leur nature et leur datation.



UNE CONSTRUCTION DE PIERRE

Par Stéphane Buttner
et Christian Sapin

Centre d'études médiévales Saint-Germain (Auxerre), chercheur associé
UMR Artheis Dijon

Directeur de recherche émérite au
CNRS, Umr Artheis, Auxerre-Dijon

Avec la patine du temps et les enduits intérieurs, l'église de Germigny pourrait apparaître comme parfaitement homogène. Un examen plus poussé montre qu'il n'en est rien. En 2002, l'équipe du Centre d'études médiévales (Cem) d'Auxerre a pu faire de brèves mais indispensables observations lors des réfections d'enduits des parties basses intérieures de l'église. Les informations recueillies montrent à l'évidence que la construction n'est pas homogène, mais que les restaurations du XIX^e siècle n'ont pas tout repris comme on a tendance à le répéter. Deux zones peuvent, à travers ces observations, modifier notre perception du monument. L'étude du choix des matériaux, notamment de la pierre à bâtir, montre de grandes différences : les absides sont construites en petit appareil de nature diverse (grès grossiers, silex, brèches, calcaires lacustres), et le montage même du chaînage d'angle est, en revanche, en moyen appareil. L'usage de la pierre blanche de La Charité-sur-Loire (Jurassique sup.) souligne ces importantes modifications architecturales, alors que les structures apparemment les plus anciennes font la part belle aux calcaires lacustres d'âge tertiaire. Le calcaire de Beauce, pierre dure de teinte grisâtre, a également été employé lors de la restauration de l'église de Germigny. Il a aussi été utilisé parmi les éléments de contrefort ancien reconnus au sud du chevet. Extraite à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Germigny (Donnery, Fay-aux-Loges), cette pierre constitue également la grande majorité des blocs de moyen appareil du transept et du chevet de Saint-Benoît-sur-Loire datés de la seconde moitié du XI^e siècle.

À l'intérieur, sont apparues, lors de l'enlèvement d'enduits en partie basse, les assises régulières d'un petit appareil de moellons pouvant correspondre à l'état originel de l'édifice (fig. 1). Dans l'abside principale, au droit du piédroit des baies, la maçonnerie se prolonge évoquant des allèges de niches initialement proches du niveau du sol actuel (fig. 2). À l'extérieur, côté sud, les élévations du porche mises à nues lors des travaux de réfection

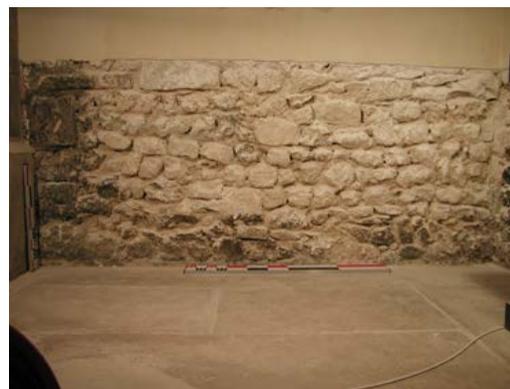


Fig. 2 : Maçonneries découvertes sous les enduits intérieurs modernes.



Fig. 3 : Maçonneries originelles de la partie inférieure du mur intérieur de l'abside.



Fig. 4 et 5 : Détails des reprises du chevet au XIX^e siècle.





Fig. 6 : Arc en mitre retrouvé sous les enduits extérieur du mur sud.



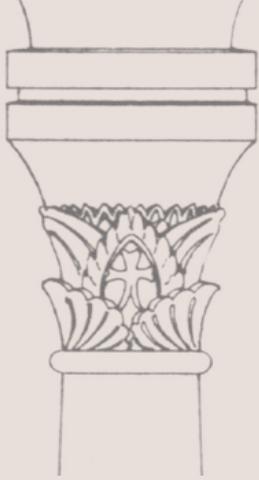
Fig. 6 : Porche sud , chaînage en moyen appareil.

des enduits ont révélé l'existence d'une baie et la trace d'un chaînage vertical jusqu'alors inconnu. La baie, qui est en mitre, est constituée de briques et pourrait avoir été installée dans un précédent état du gouttereau sud (fig. 3). Dans l'angle nord-est, les alternances des pierres de taille en moyen appareil suggèrent l'arrachement d'un chaînage d'angle pouvant appartenir à un pilastre ou un contrefort conforme aux interprétations anciennes (fig. 4). Ces indices dans les maçonneries (aujourd'hui en grande partie recouvertes) montrent le caractère ancien de tous ces aménagements et laissent entrevoir la complexité des premiers états de ces parties occidentales pour lesquelles, en l'état des recherches, on est aujourd'hui réduit à formuler plusieurs hypothèses : cet espace aurait ainsi pu connaître une transformation précoce vers la fin de l'époque carolingienne ou vers l'an Mil, comme il aurait pu appartenir à des dispositions originelles différentes de celles forgées et transmises par l'historiographie.

L'église de Germigny est aujourd'hui le résultat conjugué de la phase originelle pour l'essentiel de sa structure orientale, de modification dans les

baies et appareils au XI^e siècle, et des travaux du XIX^e siècle qui ont restauré la construction comme si elle était issue d'une seule période. Ainsi les trois baies reproduisent plus bas des ouvertures créées à l'époque romane et qui avaient elles-mêmes détruit une partie de l'arcature carolingienne. Ainsi, l'analyse de l'oratoire passe par une « déconstruction » de ses composants pour comprendre la mise en œuvre du projet initial. C'est cependant bien une construction en pierre très élaborée qui s'impose dans le paysage carolingien de la campagne ligérienne.





LE DÉCOR SCULPTÉ :

la pierre

Par François Héber-Suffrin

Maître de conférences honoraire,
Paris-Nanterre-La Défense

L'église de Germigny-des-Prés conserve, malgré une rénovation drastique de l'édifice, un authentique décor sculpté carolingien, complété par des copies plus ou moins fidèles du XIX^e siècle : des chapiteaux et des impostes, pour partie en place dans l'édifice, des éléments lapidaires et des stucs - vestiges d'une importante ornementation murale - déposés au Musée historique et archéologique de l'Orléanais (Orléans).

Le décor en place se compose pour l'essentiel de près de vingt chapiteaux authentiques, pour beaucoup réinstallés dans les parties reconstruites, quelques colonnettes de marbre d'origine antique plus ou moins retaillées, deux impostes des piliers du carré central et le fragment d'une grande palmette de stuc - dont l'authenticité est parfois mise en doute. L'étude des chapiteaux et des impostes en place, comme celle des dessins antérieurs ou contemporains de la restauration, notamment de ceux de Georges Bouet, permettent de confirmer l'authenticité de certains éléments et de prouver la relative fidélité aux originaux carolingiens des réfections du XIX^e siècle. Toutefois, l'architecte restaurateur a pris quelques libertés dans la reproduction ou le remplacement de certains chapiteaux mutilés ou disparus (**Fig. 1**).



Fig. 1 : Abside, arcatures.



Fig. 2, 3, 4 : Abside, chapiteaux originaux.

L'AUTHENTIQUE ET LE RESTITUÉ

Les chapiteaux authentiques sont situés dans l'abside orientale, notamment à la base de l'arc en plein cintre de l'entrée, dans le bas-côté et dans les triplets d'arcades de la tour centrale. Les mutilations anciennes du registre d'arcatures de l'abside, sous la mosaïque, n'ont laissé subsister en place que trois chapiteaux authentiques, les n°s 4, 5 et 7, à partir de la gauche. Leur traitement et la présence d'enduits anciens plus ou moins colorés le prouve (fig. 2, 3, 4). Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les compléments du XIX^e siècle présentent un réel intérêt. Certains sont des copies assez fidèles de chapiteaux existants : n°2 (n°7), n°6 et 11 (n°5), n°12 (n°4). Quatre autres (n°1, 3, 9, 10) évoquent, avec des variantes, un chapiteau dessiné par G. Bouet dont deux exemplaires subsistent dans une des baies géminées de la tour. Le n° 9 combine la formule précédente avec celle du n°5. Le n° 8 offre une copie à peine modifiée d'un autre dessin, caractérisé par de puissantes volutes et des palmettes d'angle. Somme toute, les copies et pastiches sont crédibles et la restitution offre une assez bonne image de l'apparence initiale (fig. 5).

Fig. 5 : 1 à 12, Abside, chapiteaux des arcatures.

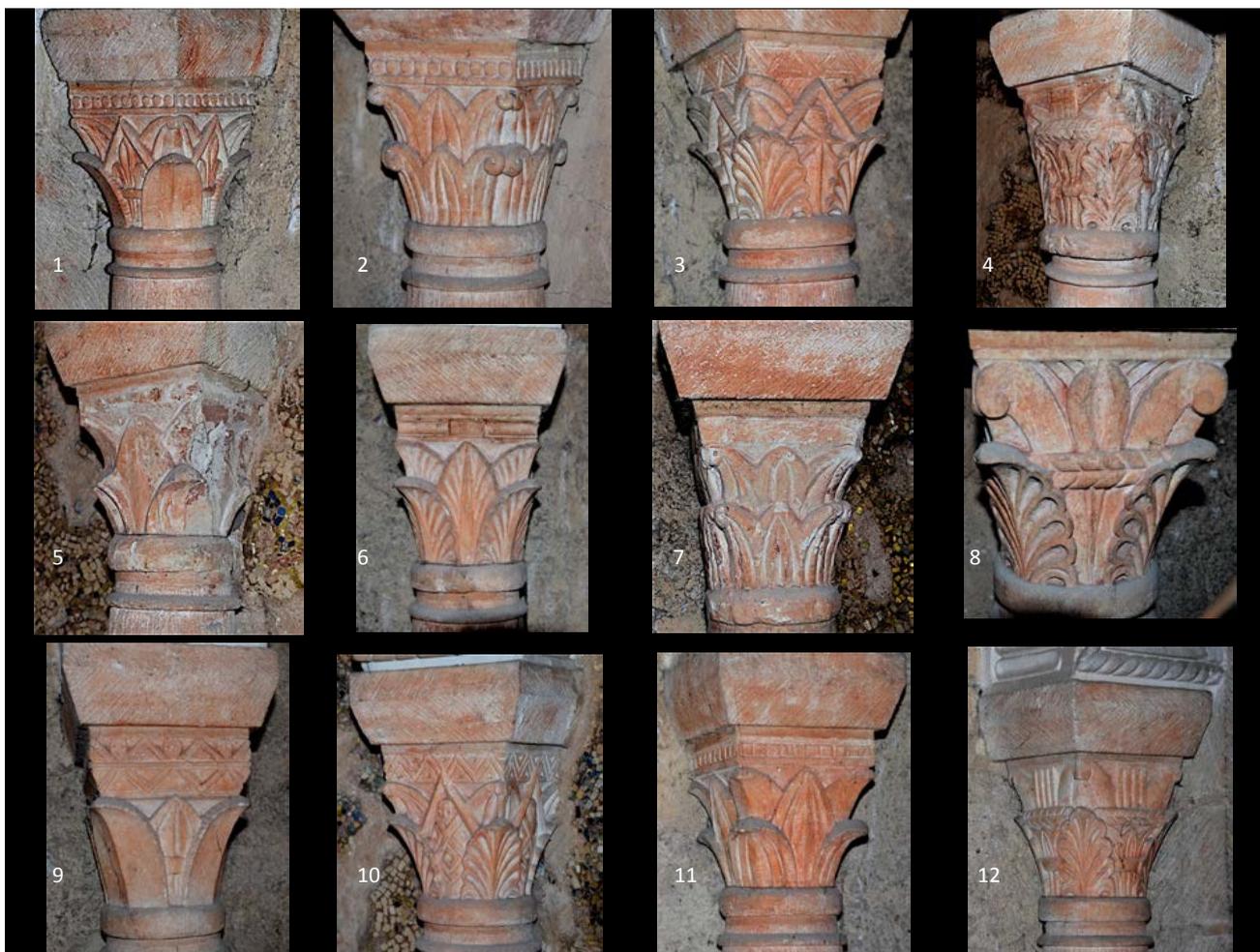




Fig. 6 : Bas-côté est, chapiteau sud.

Le chapiteau authentique du bas-côté oriental - identique au n°4 de l'abside - est situé à droite de l'ouverture de l'abside (fig. 6). Recopié assez fidèlement à l'est, au nord et à l'ouest, le modèle en est aussi conservé par des originaux simplifiés au sud, dans une formulation bien attestée par les dessins de G. Bouet. L'ancienneté du motif d'entrelacs, présent sur plusieurs impostes du XIX^e siècle, est attestée par des exemplaires conservés à Orléans. En revanche, à l'est, les deux impostes sont authentiques : simples moulures parallèles ou imitations de corniches soutenues par des corbeaux. Les huit chapiteaux des arcades du clocher le sont aussi et conservent encore les restes d'une polychromie ancienne (rouge ou bleue).

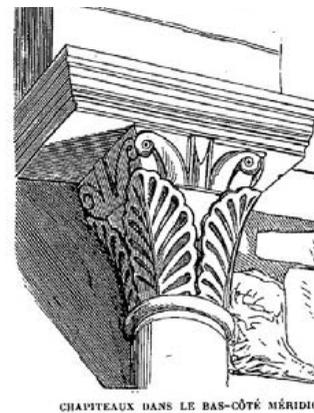


Fig. 7-8 : Bas-côté sud, chapiteau est et dessin G. Bouet.

APPROCHE STYLISTIQUE

Cette sculpture architecturale de pierre comme de stuc semble utiliser des références communes, ce qui suggère une réelle proximité entre les sculpteurs sur pierre et les stucateurs. L'important groupe de chapiteaux plus ou moins simplifiés, de style corinthais ou composite, utilise des modèles peu nombreux, traités diversement, pour susciter l'illusion d'une richesse décorative. Le type composite, dont un exemplaire mutilé est conservé à Orléans, est illustré par le chapiteau n°4 de l'abside et son homologue du bas-côté est. Il est nettement différent du modèle canonique, chaque face étant traitée de manière indépendante. Les volutes d'angle, héritées de l'ordre ionique, réduites dans le registre supérieur à de petites crossettes affrontées et, dans la partie basse, séparées par une double torsade, figurent seulement deux palmettes d'angle et non l'habituelle couronne d'acanthes.

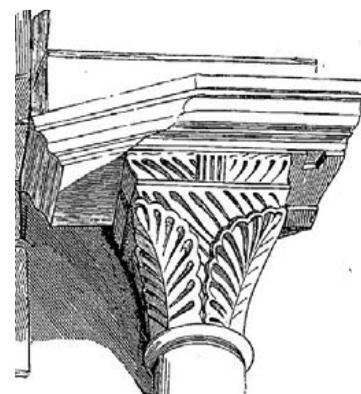


Fig. 9-10 : Bas-côté sud, chapiteau ouest et dessin G. Bouet.



Fig. 11 : Clocher, face est, arcades, chapiteau.



Fig. 12 : Clocher face sud , arcades, chapiteaux.

Diverses formules simplifiées ont été déclinées dans le bas-côté méridional, avec le développement des palmettes d'angle et la simplification ou même l'absence des volutes supérieures (fig. 7, 8 et 9, 10). Dans le bas-côté nord, il s'agit de copies, dont un dessin de G. Bouet et un chapiteau mutilé du Musée d'Orléans attestent la fidélité de la reproduction. Une partie des chapiteaux du clocher, aux proportions plus ramassées, appartient aussi à cette catégorie : palmettes et volutes d'angle (fig. 11). Parallèlement le type corinthisant simplifié - n°5 de l'abside - voisine sous une forme identique dans la tour : deux couronnes de feuilles lisses marquées seulement par une nervure centrale ou dont les nervures secondaires en éventail évoquent lointainement des feuilles (fig. 12). Au sud, une gravure de surface évoque encore la feuille d'acanthé, à l'origine du schéma. On constate un même traitement pour certains chapiteaux d'applique en stuc du dépôt lapidaire. Citons d'autres variantes : le chapiteau n° 7 de l'abside dans lequel les feuilles de la double couronne se terminent en crossettes et, à la base de l'arc, de part et d'autre de l'entrée de l'abside, les quatre chapiteaux dont la couronne supérieure est simplement gravée sur la corbeille alors que la couronne inférieure, réduite, s'épanouit en corolle (fig. 13). Certains chapiteaux du clocher associent à ce type de formulation simplifiée un curieux décor géométrique peuplé de têtes au dessin sommaire (fig. 14, 15) ; ce qu'atteste aussi un dessin de G. Bouet.

Fig. 13 : Abside orientale, arc d'entrée, chapiteaux nord.





Fig. 14 : Clocher, face nord, chapiteau.



Fig. 15 : Clocher, face ouest, chapiteaux.

Le traitement des chapiteaux de Germigny-des-Prés est très caractéristique des pratiques carolingiennes : imiter le chapiteau antique à travers les témoins architecturaux conservés. À Aix-la-Chapelle, c'est le remploi qui a surtout été pratiqué ainsi que la copie du chapiteau corinthien. Plus tard, à l'est de l'Empire, à Fulda ou Corvey-sur-Weser, l'imitation de modèles classiques, notamment composites a été privilégiée. En France occidentale, les sources sont plutôt des œuvres de l'Antiquité tardive, déjà transformées et simplifiées. La mutation presque systématique de l'acanthé traditionnelle en palmette témoigne d'un goût pour la simplification, déjà présent sur un chapiteau de l'Antiquité tardive réemployé au VII^e siècle dans le baptistère Saint-Jean de Poitiers. Il en subsiste aussi des exemples du IX^e siècle en Bourgogne, à Flavigny-sur-Ozerain ou, sous une forme plus élaborée, à Saint-Germain d'Auxerre.



3a



3b



4a



4b



4c



4d

Fig. 3a : Un élément de décor original (A72), de forme concave, qui prenait place dans une niche ou une baie de l'oratoire, Fig. 3b : Le décor actuel dans l'abside de l'oratoire, proposé par Juste Lisch, Fig. 4a : Motif original de stuc provenant de l'oratoire de Germigny (A73), Fig. 4b : Motif original de stuc provenant de l'oratoire de Germigny (A135), Fig. 4c : Motif original de stuc provenant de l'oratoire de Germigny (A66), Fig. 4d : Décor réalisé dans l'ébrasement des baies de l'abside, lors de la restauration de Juste Lisch.

LE DÉCOR SCULPTÉ :

le stuc

Par **Bénédicte Bertholon**

chercheur associé au
CESCM de Poitiers

Les murs de l'oratoire à plan centré de Germigny-des-Prés étaient couverts à l'origine d'un riche décor mural en stuc, étroitement associé au décor sculpté, dans sa structure et par ses motifs ornementaux (Fig. 1).

Les stucs qui ornaient les parties hautes de la tour centrale, furent détruits en 1868 dans le cadre de la reprise des structures internes de l'oratoire, afin de préserver l'édifice de l'effondrement, suivant le projet de restauration conduit par Juste Lisch. Sous la coupole, les arcs en plein cintre des fenêtres hautes, percées dans la tour centrale, sont ornés à l'archivolte d'un rinceau et à l'intrados de cannelures. Réalisé en stuc, ce décor a été entièrement renouvelé avec une fidélité remarquable, lors de la reconstruction de la tour, ce que prouvent plusieurs relevés de Dufeux, Viollet-le-Duc et Bouet (Fig. 2).

Le décor original en stuc qui couvrait, quant à lui, l'abside orientale et la fenêtre percée dans le mur est, fut démonté en 1874, afin d'être remplacé par un décor que l'on pourrait qualifier d'évocation, sans pouvoir parler de restitution, tant les divergences ornementales sont nombreuses avec les fragments originaux conservés au musée historique et archéologique de l'Orléanais (Orléans) (Fig. 3a-3b et Fig. 4a-4b-4c-4d). Ces fragments originaux, au nombre de trente, furent entreposés dans un premier temps aux abords de l'église, puis transportés quatre ans plus tard au musée d'Orléans, où ils sont conservés depuis. On peut regretter qu'aucune étude des stucs n'ait été réalisée lors de leur dépose, mais se réjouir néanmoins que les fragments préservés puissent nous apporter aujourd'hui de précieux renseignements sur leur fabrication et leur mise en œuvre.

Par ailleurs, l'année précédant la dépose des stucs originaux (1873), quelques relevés furent réalisés à l'initiative de Juste Lisch, permettant aujourd'hui de constater les différences entre l'original disparu et l'évocation conservée *in situ*.



Fig. 1 : Le décor de stuc est intimement associé à la mosaïque et à aux éléments sculptés sur pierre (colonnettes et chapiteaux).

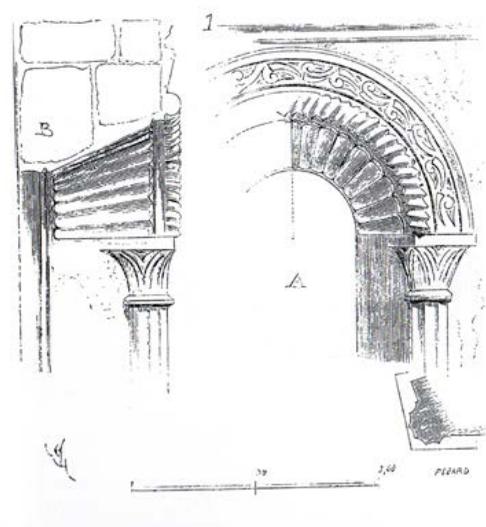


Fig. 2 : Relevés d'une des fenêtres hautes décorées de stucs, situées dans la tour lanterne. E. Viollet-le-Duc (1866).



Fig. 5 : Le stuc (A83) est mis en œuvre par la superposition de 2 à 4 couches (ici 3 couches), dont la stratigraphie est visible en coupe, **Fig. 6** : Le motif de fleurette (A83) est sculpté dans l'épaisseur de la couche de surface. On distingue en coupe les deux couches de support de la troisième couche incisée pour réaliser le décor, **Fig. 7** : Au revers des stucs, de petits trous témoignent de la présence de chevilles de bois destinées à fixer les reliefs au support mural (A86).



Fig. 8 : Couche picturale rose ancienne, couvrant le relief de stuc (A384), **Fig. 10** : Élément de décor concave qui ornait une niche ou une fenêtre (A72).

L'étude technique du décor de stuc original fut conduite en deux phases : une première caractérisation physico-chimique des matériaux en 2004, complétée en 2016 par une étude technique plus poussée de chacun des fragments. Entre-temps, une intervention de restauration a été réalisée en 2008 sur trois éléments conservés.

LE DÉCOR DE STUC ORIGINAL

L'étude des fragments de stucs conservés au musée historique et archéologique de l'Orléanais (Orléans) nous renseigne sur la mise en œuvre et l'esthétique du décor qui étaient associées, à l'époque carolingienne, à la sculpture et à la mosaïque du cul-de-four de l'abside. Le plâtre a été employé pour fabriquer les reliefs, comme à Saint-Benoît-sur-Loire (stucs datés des IX^e-XI^e siècles) et à Saint-Aignan d'Orléans (stucs antérieurs au XI^e siècle). Le plâtre répond aux exigences techniques propres à réaliser des décors plus ou moins saillants, du bas-relief à la ronde bosse et sa mise en œuvre à Germigny-des-Prés correspond aux pratiques connues à l'époque médiévale. Le choix de ce matériau marque une rupture technique avec les stucs de l'Antiquité fabriqués à partir de chaux. La préparation est appliquée en deux à quatre passes superposées (de 0,5 à 2 cm d'épaisseur) et la dernière couche est incisée à mi-frais pour révéler le décor (**Fig. 5 et Fig. 6**). La plupart des fragments ne présente pas de traces d'accrochage au revers, généralement lisse



Fig. 9 : Chapiteau en pierre de la colonnade bordant le cul de four de l'abside. Il est couvert d'une couche picturale ancienne rose, de rehauts rouges et d'un badigeon blanc, analogues aux traces picturales conservées sur les stucs originaux.

(**Fig. 7**). Quelques trous de chevilles, au revers des reliefs les plus saillants, illustrent toutefois le mode de fixation des éléments les plus lourds sur le parement lisse.

Esthétiquement, l'apparence des stucs était neutre à Germigny, conçus pour animer les parois murales et mettre en valeur les couleurs de la mosaïque du cul-de-four. Les restes de plusieurs polychromies anciennes ont été identifiés à la surface des fragments : par endroits, des rehauts rouges cernaient certains motifs pour en souligner le relief. Par-dessus ces rehauts ponctuels rouges, une couche picturale rose a recouvert certaines parties du décor (**Fig. 8**). Enfin, un rafraîchissement complet du

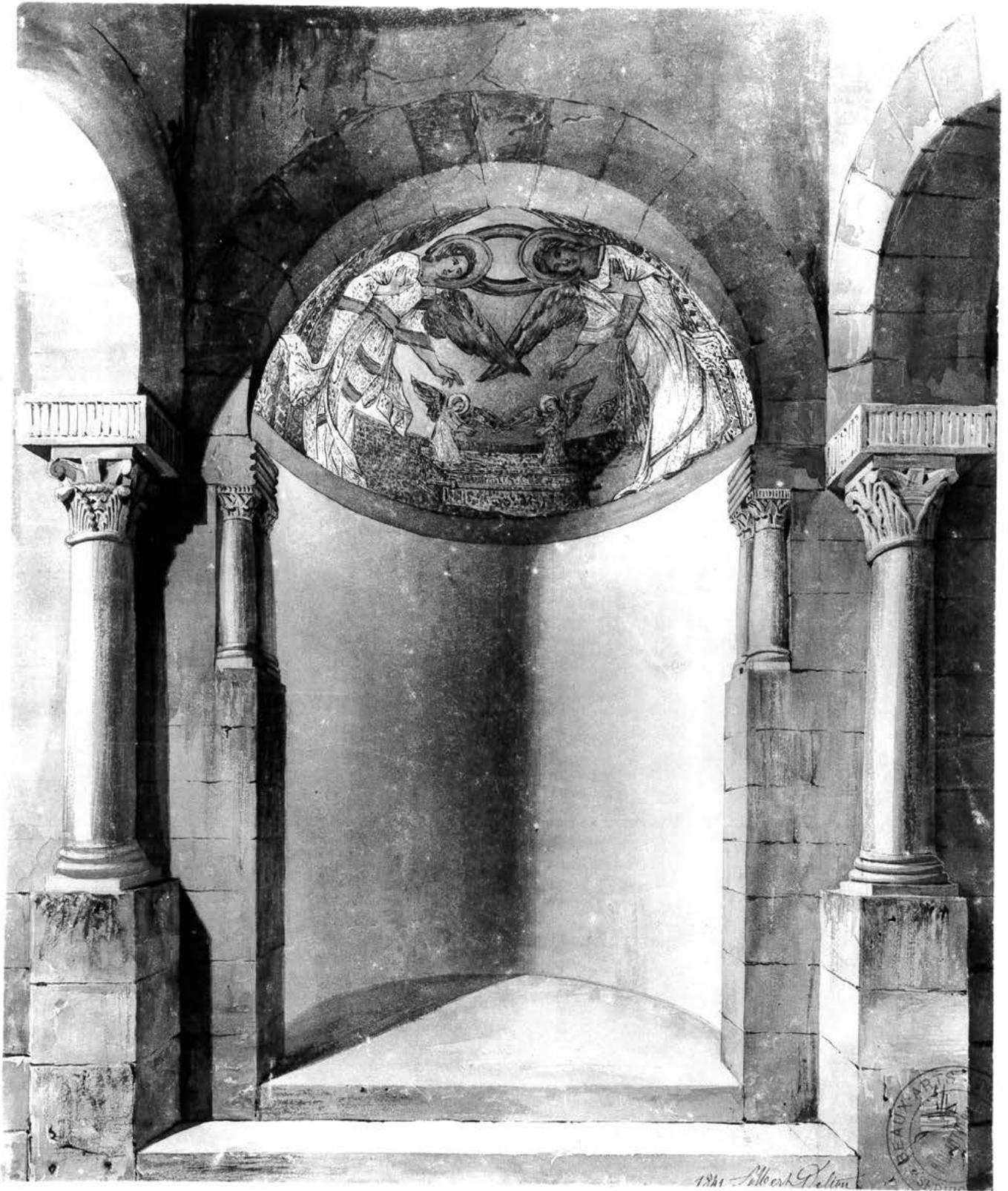


Fig. 11 : Corniche délimitant le décor de stuc en partie basse (A69.1), **Fig. 12** : Corniche délimitant le décor de stuc en partie haute (A75), **Fig. 13** : Chapiteaux en bas relief associés aux corniches (A395), **Fig. 14** : Colonnnette de stuc en ronde bosse (A206), **Fig. 15A** : Chapiteau en ronde bosse en stuc (A61) : la face arrière n'est pas sculptée, **Fig. 15B** : Chapiteau en ronde bosse en stuc (A61) : la face avant est sculptée.

décor a été réalisé avec un badigeon blanc couvrant l'ensemble. La conservation des mêmes traces picturales anciennes sur les éléments lapidaires en place dans l'abside témoigne de la contemporanéité de traitement entre la sculpture et le stuc (**Fig. 9**). Compte tenu de la maigre documentation disponible sur les stucs dans l'oratoire avant leur destruction, la connaissance de leur organisation spatiale dans le cadre architectural repose principalement sur leur observation. Certains éléments concaves (A73) indiquent qu'ils prenaient place dans une niche par exemple, dans un cul-de-four ou une fenêtre (**Fig. 10**). Par ailleurs, des corniches rectilignes délimitaient des panneaux qui scandaient le décor, soit en partie basse (A69.2 ; **Fig. 11**), soit en partie haute (A75 ; **Fig. 12**) sur un parement vertical et certains chapiteaux en stucs étaient associés à ces corniches (A395 ; **Fig. 13**). Enfin, des colonnettes (A206 ; **Fig. 14**) et des chapiteaux (A61 ; **Fig. 15a-15b**) en stuc, réalisés en ronde bosse, montrent que ce matériau était employé au même titre que la pierre pour réaliser des éléments de décor architectural. La confrontation des éléments sculptés sur pierre et fabriqués en stuc, tels que les colonnettes, les chapiteaux et certains bas-reliefs, montre que les deux supports furent utilisés conjointement pour orner les parements de l'oratoire, à l'instar de ce décor d'entrelacs réalisé dans les mêmes dimensions et motifs sur la pierre et sur le stuc (A158 et A83 en calcaire et A67 en stuc ; **Fig. 16**).

Fig. 16 : À gauche, une plaque ornementale en stuc (A67) et à droite, une plaque ornementale en pierre (A158 et A83). Les deux plaques ont les mêmes dimensions et le même décor, mais elles ont été réalisées dans deux matériaux différents, montrant que sculpture sur pierre et sur stuc sont associés dans le décor de Germigny.

Dans la niche nord de l'abside, un fragment de palmette présente une apparence différente : il pourrait s'agir d'un fragment ancien préservé en place, bien que son authenticité soit parfois mise en doute. Hormis ce faible témoin, tout le décor pariétal de stuc a été entièrement renouvelé. Le décor de stucs actuellement présent sur les murs de l'oratoire, commandé par Juste Lisch, ne restitue malheureusement pas la diversité et la souplesse des motifs dont témoignent les fragments conservés au musée d'Orléans. Cette restauration suggère néanmoins l'esprit du décor de stuc carolingien qui souligne, avec la sculpture sur pierre, les lignes et les rythmes de l'architecture du plan centré de l'oratoire. De plus, elle illustre à merveille la mise en scène, comme la mise en valeur de l'ornement principal situé dans l'abside : la mosaïque dorée et colorée du cul-de-four.



ÉGLISE DE GERMIGNY DES PRÉS

Fig. 1 : Abside de l'église de Germigny-des-Prés, aquarelle d'Albert Delton, 1841.



LE DÉCOR INTÉRIEUR DE L'ORATOIRE

et son iconographie

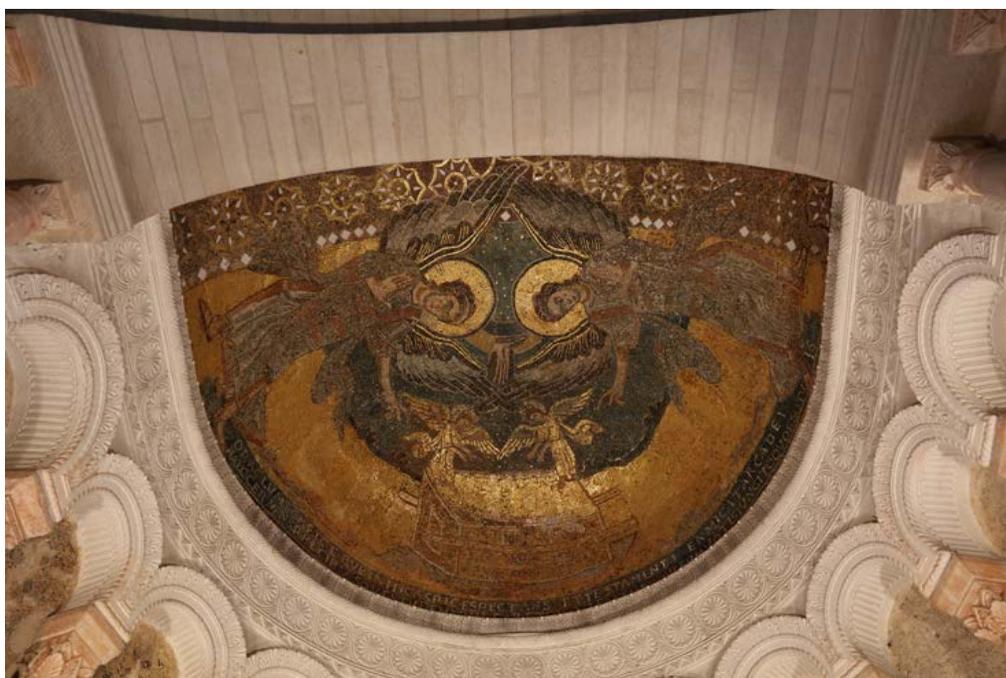
Par Anne-Orange Poilpré

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, HiCSA (Histoire culturelle et sociale de l'art)

Le décor intérieur de l'oratoire de Germigny-des-Prés occupe, dans l'historiographie sur l'art carolingien, une place à part. Dans un IX^e siècle pauvre en décors monumentaux conservés hors d'Italie, ce monument atypique et son décor s'octroient un rôle de premier plan, faute de points de comparaison plus nombreux, au point parfois que soit perdu de vue leur caractère d'*unicum*, au regard du corpus actuel mais aussi à son époque. Assez épargnée par les restaurations et reconstructions qui touchèrent le monument au XIX^e siècle, la mosaïque absidiale constitue le point focal d'un ensemble décoratif comprenant également des stucs à motifs géométriques et végétaux, étendus à l'ensemble des parois absidiales (fig. 2) et à la travée précédant la conque, tandis que d'autres ornaient également la tour.

Sur la conque est donc représentée l'Arche d'Alliance sur laquelle sont posés deux chérubins aux ailes déployées, tandis que deux autres figures angéliques, beaucoup plus grandes, encadrent ce motif central et le désignent du doigt. Entre leurs ailes, dont les extrémités s'entrecroisent au sommet de la voûte, apparaît la main divine. Une inscription en lettres

Fig. 2 : Abside de l'oratoire de Germigny-des-Prés (vue d'ensemble).



d'or sur fond bleu nuit forme une frise soulignant la scène, le long de la bordure inférieure du cul-de-four : *Oraclum s(an)c(tu)m et cerubin hic aspice spectans et testamenti en micat arca Dei. Haec cernens precibusque studens pulsare Tonantem Theodulfum votis jungito quoeso tuis* (Contemple ici le saint propitiatoire et les chérubins, et vois comme brille l'arche de l'Alliance de Dieu, et voyant cela, en t'efforçant par les prières de toucher Celui qui tonne, associe, je te le demande, Théodulf à tes vœux. Trad. C. Treffort, 2008. Dans le Livre des Rois, *Oraclum* signifie aussi Saint des saints).

Sur les parois de l'abside, des stucs, recréés au XIX^e siècle, et des motifs floraux en mosaïques (dont les vestiges sont authentiques) complétaient le thème absidial. Sur la voûte de la travée précédant l'abside figurait un troisième couple d'anges à six ailes, aujourd'hui détruit mais connu grâce à une aquarelle de 1869.

Les travaux d'André Grabar ont apporté les éléments essentiels à la compréhension du programme iconographique du décor intérieur de Germigny en expliquant comment l'ensemble donne corps aux descriptions de l'Exode (25 17-20) et du premier livre des Rois (6 23-35) (Troisième Livre des Rois dans les bibles carolingiennes) selon une perspective chrétienne. Il s'agit donc d'une synthèse de différentes évocations bibliques de l'Arche, lorsque les mesures en sont données par Dieu à Moïse, et de son environnement décoratif de rosaces dorées et de palmiers, une fois installée dans le Saint des saints du Temple de Salomon. Aux abords de l'autel d'un oratoire, le propos du programme figuré élaboré par Théodulf repose sur un parallèle fondamental pensé entre le tabernacle du Temple de Salomon, c'est-à-dire l'*oraclum* mentionné dans le *titulus* – terme employé dans les bibles latines – et le sanctuaire chrétien. Les six anges repérés dans l'ensemble du programme doivent être rapportés aux chérubins décrits dans le texte. Grabar y reconnaît ceux ornant les murs du Temple, les portes du Saint des saints (1 Rois 6 29) et l'Arche elle-même. L'organisation spatiale et sémantique du décor s'articule donc autour de l'élément central qu'est le coffre figuré dans l'abside. Le *titulus* mentionne lui aussi l'*arca testamenti* et insiste sur le parallèle recherché entre le Temple de Salomon et le sanctuaire chrétien.

L'un des points les plus délicats dans la lecture de la mosaïque absidiale est la partie supérieure de l'objet. Certains auteurs (Meyvaert 2001) y voient

les vestiges de l'Arche ouverte et des objets qui s'y trouvaient. L'étude scientifique des tesselles a établi que la zone correspondant au couvercle de l'Arche a subi d'importantes retouches, dans des proportions que l'on peut désormais précisément évaluer. L'agencement général de cette partie dans son état actuel ne reflète plus l'époque carolingienne et le rebord du coffre incliné vers le spectateur s'avère trop peu fiable, au regard de la composition originelle, pour pouvoir être interprété. Par ailleurs, les tesselles argentées et noires qui suggèrent un linge blanc suspendu au rebord, datent dans leur grande majorité du XIX^e siècle. Il faut bien reconnaître que cette conclusion surprend, car ce contour, suivi par ces tesselles est décrit par des sources très proches du moment même du dégagement de l'œuvre, et apparaissent sur des dessins faits dès cette époque, notamment celui de Théodore Chrétin en 1847. On peut cependant avancer une proposition alternative.

L'hypothèse de l'Arche ouverte ne s'appuie sur aucune comparaison pré-carolingienne ou carolingienne, et les descriptions bibliques, qui servent de base aux images, ne laissent pas non plus entrevoir de fondement textuel à cette idée. À Germigny, l'emplacement des chérubins sur l'Arche, tout à fait authentiques et dont les pieds s'avancent nettement sur le couvercle, n'est pas compatible avec l'hypothèse d'une absence de celui-ci. Le coffre était sans doute bel et bien fermé, mais le dessus n'était pas nécessairement monochrome ni uniforme. L'une des comparaisons les plus intéressantes à porter en vis-à-vis de Germigny, assez peu exploitée jusqu'ici, est le folio 127v^o du *Pentateuque de Tours* (fin VI^e-début VII^e siècle) (**fig. 3**) qui montre l'Arche à l'intérieur du Temple, recouverte d'un linge blanc et accostée de deux chérubins à deux ailes, comme ceux de Germigny. Cette miniature, placée en bas d'un folio de texte, accompagne Nombres (11-16), où soixante-dix hommes sont momentanément autorisés à entrer dans la tente du désert auprès de l'Arche pour y recevoir l'Esprit. Cet épisode, issu de l'histoire de l'Arche alors qu'elle est transportée dans le désert par les Hébreux et installée dans le tabernacle mobile, est transposé dans le contexte d'un monument formé de blocs appareillés, d'un toit de tuiles, et d'un portique à arcature évoquant les enceintes du Temple de Salomon. Le linge qui couvre l'Arche est marqué de quatre motifs circulaires ou sphériques, placés aux angles. Cette image montre bien une Arche en forme de coffre rectangulaire, dont les parentés avec l'autel chrétien sont soigneusement soulignées par le



Fig. 3 : Pentateuque de Tours, Paris, Bibl. Nat. Nouv. Acq. 2334, fol. 127v°.

biais du linge posé dessus et par cette manière de basculer la partie supérieure vers l'avant, propre aux images d'autel du haut Moyen Âge. Pour souligner le parallèle entre le Saint des saints et le sanctuaire chrétien, ainsi que l'autel qu'il abrite, Théodulf a pu procéder de même pour l'Arche de Germigny. Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'il ait connu ce célèbre manuscrit, conservé à Saint-Martin de Tours depuis le haut Moyen Âge. Ainsi, le drapé argenté reconstitué au XIX^e siècle au bord inférieur de l'Arche de l'oratoire, pourrait correspondre à un détail du décor original perdu, pourquoi pas le vestige d'un linge qui recouvrait initialement le propitiatoire. Les tesselles plus foncées dans l'angle inférieur gauche ne sont pas contradictoires avec cette hypothèse puisque l'étoffe était probablement marquée de motifs.

Ce programme unique entretient des liens étroits avec l'*Opus Caroli*, traité écrit par Théodulf à la fin du VIII^e siècle, en réaction au concile iconodoule de Nicée II (787), au point que certains savants y ont parfois vu la défense de l'iconoclasme en raison de l'absence de théophanie anthropomorphe dans l'abside. C'est là une interprétation un peu radicale. S'il faut accorder une valeur de manifeste à ce décor, c'est plutôt en faveur de la plasticité du langage visuel, de sa faculté à susciter des processus symboliques sans nécessairement recourir à la représentation directe

de Dieu. Le *titulus* en appelle d'ailleurs au regard attentif du fidèle à trois reprises : *aspice*, *spectans*, *cernens*. Le programme iconographique réfute ainsi les stratégies visuelles habituelles, montrant le règne du Christ, accessible seulement par l'esprit. Par la métonymie du Temple s'exprime ici la présence de Dieu. C'est l'intérêt que Théodulf avait pour les arts qui en est à l'origine, ainsi que sa conception très intellectuelle, abstraite des choses, mais sensible à la qualité des moyens, perceptibles également dans ses bibles.



OPERA LVA SCOPICE RUBIN HIC ASPICE SPECTANS ET TESTAMENTI ENIMICITACADEY
RECECIT MENSU PICEY SQV ESTVDEN SPVLSAR ET ONATE MTHI EQV LEVMVOTISVACITOCIDEY





MATÉRIAUX ET MOSAÏQUES

de l'oratoire

Line Van Wersch

FRS-FNRS, UC Louvain *

Commanditées par Théodulf pour orner l'oratoire de sa villa, les mosaïques de Germigny-des-Prés sont les seuls exemplaires carolingiens conservés au nord des Alpes (fig. 1)¹. La mosaïque de la voûte telle que nous la voyons aujourd'hui est en partie originale et en partie restaurée. Les mosaïques des arcades, mises au jour lors d'une phase plus récente de la restauration du bâtiment², ne sont composées que d'éléments anciens. Ces œuvres sont une opportunité unique pour l'étude de la mosaïque mais aussi pour celle du verre. En effet, les tesselles qui la composent sont principalement faites dans ce matériau assez rare en contexte archéologique et dont la provenance pose encore question. Afin d'étudier les matériaux, des observations à l'œil nu de même qu'à la loupe (X64) ont été réalisées. Elles ont été complétées par des analyses physico-chimiques *in situ* faites en fluorescence X et d'autres en laboratoire faites à la microsonde électronique à dispersion de longueur d'ondes ainsi que par ablation laser couplé à un spectromètre de masse à plasma à couplage inductif³. Le but de cette étude était en premier lieu de définir les parties originales des parties restaurées au XIX^e siècle. Elle nous a ensuite permis d'identifier les matériaux utilisés à l'époque carolingienne et de proposer des pistes de réflexion quant à leur provenance.

IDENTIFICATION DES RESTAURATIONS

Vers 1820, la mosaïque de l'abside est redécouverte sous le badigeon qui la masquait⁴. Il semble y avoir eu plusieurs étapes dans la restauration

* Avec la collaboration de Andreas KRONZ, Université de Göttingen, Klaus SIMON, Université de Göttingen, François-Philippe HOCQUET, Université de Liège, David STRIVAY, Université de Liège.

1- L. JAMES, E. SOPRONI et B. JORNHOLT, « Mosaics by numbers », in L. JAMES et C. ENTWISTLE (eds), *New light on old glass*, Oxford, 2013, p. 310-328.

2- Voir article de J. Croutelle dans ce volume.

3- Pour la description des techniques analytiques appliquées au verre voir K. JANSSENS, (éd), *Modern Methods for Analysing Archaeological and Historical Glass*, John Wiley & Sons, Vol. 1, 2013.

4- ABBÉ PRÉVOST 1889, « La basilique de Théodulfe et la paroisse de Germigny-des-Prés, Orléans », in *Monographie des villes et villages de France*, collection M.-G. Micberth, Paris, 2004 ; A.-O. POILPRÉ, « Le décor de l'oratoire de Germigny-des-Prés : l'authentique et le restauré », in *Cahiers de civilisation médiévale*, 163, 1998.



Fig. 2 : Zones restaurées (en rouge) sur la mosaïque de l'abside.

mais l'emplacement et l'ampleur des interventions ne sont pas connus.

Les éléments récents les plus évidents à reconnaître sont indéniablement les tesselles dorées dont la régularité se remarque depuis le sol. Elles mesurent 1 cm de côté et sont placées en divers endroits, formant de larges plages ou isolées dans des motifs. Visuellement, elles se distinguent nettement des tesselles anciennes plus irrégulières et moins brillantes.

Les losanges et les pétales présents dans la frise décorative bordant la scène sont faits de faïence et couverts de traces dorées, vestiges d'une ancienne couverture. Ils peuvent aussi être datés du XIX^e siècle. Les losanges argentés de la frise sont également modernes. Ils sont identiques aux tesselles argentées se distinguant dans l'inscription par leur découpe régulière et leur brillance. Les analyses en

fluorescence X révèlent, dans leur composition, un taux de plomb très élevé, tout comme dans les cubes bleus voisins dus eux aussi à la restauration. Ceux-ci se différencient des éléments bleus anciens par leur composition, par leur aspect irrégulier et plus brillant. Les cubes bleus récents sont non seulement présents dans l'inscription mais aussi dans les vêtements des anges et dans les cieux.

Quelques cubes blancs, assez grands et en bon état, présentent une proportion de potassium permettant de les identifier à des productions récentes. On les retrouve sur les anges mais aussi dans l'arche d'alliance. À leur côté, un type particulier de tesselles turquoise contient une proportion de fer importante, car elles sont débitées dans des scories de haut fourneau. Elles appartiennent donc aussi à la restauration et couvrent une vaste part du ciel compris entre les ailes des grands anges et leurs auréoles.

Les mosaïstes du XIX^e siècle ont également eu recours à la céramique glaçurée et à de la faïence pour découper des tesselles. Enfin, les cubes très réguliers de diverses teintes sont aisés à reconnaître. Issus de la restauration, ils se retrouvent dans la frise représentant le Jourdain, dans certaines carnations et dans les hampes de l'arche d'alliance. Les plages restaurées sont, en définitive, assez étendues (fig.2). Elles ne remettent cependant pas fondamentalement en cause les interprétations iconographiques car les reprises concernent surtout les fonds et la plupart des éléments figuratifs semblent d'origine, à l'exception peut-être de l'intérieur de l'arche d'alliance dont la partie supérieure a été restaurée.

IDENTIFICATION DES MATÉRIAUX ANCIENS

Comme dans bon nombre de mosaïques byzantines⁵, des éléments en pierre sont utilisés pour rendre les carnations. La même pierre calcaire beige se retrouve sur la voûte de l'abside et dans les arcades. Elle est sans doute d'origine locale car ce type de matériau est disponible dans la région ⁶.

Dans les arcades et sur la voûte, le ou les mosaïstes ont eu recours à la céramique sigillée pour figurer des tissus ainsi que le modelé des doigts, des plis de la main, des bras, des cous. Ce type de céramique, très en vogue à l'époque romaine, était largement répandu. Il s'agit vraisemblablement d'éléments disponibles localement, récupérés sur les sites gallo-romains alentours.

À côté de la pierre et de la céramique, les tesselles sont majoritairement faites de verre. Leurs teintes sont variées faisant entrer en jeu des matériaux et processus de fabrication diversifiés. Les cubes colorés opaques peuvent être distingués de ceux recouverts de feuilles d'or ou d'argent.

Les cubes bleu foncé, couleur due au cobalt, sont largement utilisés. Vu leur composition chimique, ceux-ci viennent très probablement du recyclage de cubes romains. Les tesselles orange et jaunes sont exceptionnelles. On les trouve surtout dans les visages des anges et sur la partie supérieure de l'abside. Le verre jaune est obtenu à partir de plomb et d'antimoine, recette plutôt caractéristique de l'Antiquité⁷. Les cubes orange sont, quant à

eux, riches en cuivre mais aussi en antimoine et en plomb. Les cubes blancs sont également utilisés avec parcimonie. Certains sont colorés et opacifiés à l'antimoniote de calcium. Un autre, sur la voûte, est coloré et opacifié avec de l'étain et du plomb. Diverses recettes ont donc été mises en œuvre pour l'obtention de ce type de verre. Il en va de même pour les tesselles rouges où deux groupes peuvent être définis, un riche en plomb et l'autre riche en fer. Les éléments verts et turquoise, tout comme les cubes rouges et blancs, sont fabriqués avec des recettes différentes. Ainsi, ces diverses compositions laissent entrevoir le recours à des sources d'approvisionnement variées.

Les cubes de verre couverts d'une feuille métallique, or ou argent, sont indéniablement les plus nombreux sur la voûte de l'abside. Les cubes argentés sont bien moins résistants que les tesselles dorées car beaucoup ont perdu leurs couvertes et apparaissent désormais gris ou vert-de-gris. Pour les cubes dorés, afin de créer des nuances, les bases sont de couleurs différentes : la majorité est constituée par des cubes bleu-vert, rarement veinés de rouge ; plusieurs sont entièrement rouges opaques et quelques-uns bruns translucides. Les cubes bleu-vert analysés montrent une composition chimique globale assez commune pour le verre de cette époque.

En examinant de plus près les différentes parties constituant les cubes dorés, il apparaît que la feuille de verre recouvrant l'or (*la cartellina*) est faite d'un matériau beaucoup plus propre et décoloré contrairement à la base qui contient de nombreux éléments traces colorants révélateur du recyclage de verre plus ancien. Les producteurs de ces objets maîtrisaient donc très bien les techniques des verrières. Entre les deux couches de verre est emprisonnée une feuille d'or épaisse de 4,65 microns en moyenne. Elle est composée d'environ 93% d'or et 6% d'argent. Jusqu'à présent, ces compositions, tant pour l'or que le verre, sont uniques et aucune comparaison n'a pu être trouvée en Italie, dans le monde byzantin ou même pour le nord-ouest européen.

Si la mosaïque de l'abside a été largement restaurée, une bonne partie des matériaux carolingiens sont encore accessibles. Ceux-ci sont à la fois locaux et importés. Une part provient également du recyclage. Plusieurs sources d'approvisionnement ont été nécessaires à la réalisation de l'œuvre mais les cubes dorés et argentés pourraient correspondre à une commande spécifique. Si le type de verre utilisé est le même qu'ailleurs dans le nord-ouest de l'Europe, plusieurs ateliers devaient exister pour fournir l'Empire carolingien.

5- L. JAMES et al. « Mosaics by numbers », op.cit.

6- L. BERNARD, Carte géologique, département du Loiret adaptée à la carte au 200 000^e du secteur vicinal. Sur <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53065158t/f1>.

7- N. SCHIBILLE et I.C. FREESTONE, « Composition, Production and Procurement of Glass at San Vincenzo al Volturno: An Early Medieval Monastic Complex in Southern Italy », in *PLoS ONE* 8(10): e76479. doi:10.1371/journal.pone.0076479, 2013 ; M. HECK et P. HOFFMAN, « Coloured opaque glass beads of Merovingians », in *Archaeometry*, 42, 2000, p. 341-357.

Inscriptions sur le chapiteau - h

AÑO: INCARNIS: DM: DCEC: ET VI:

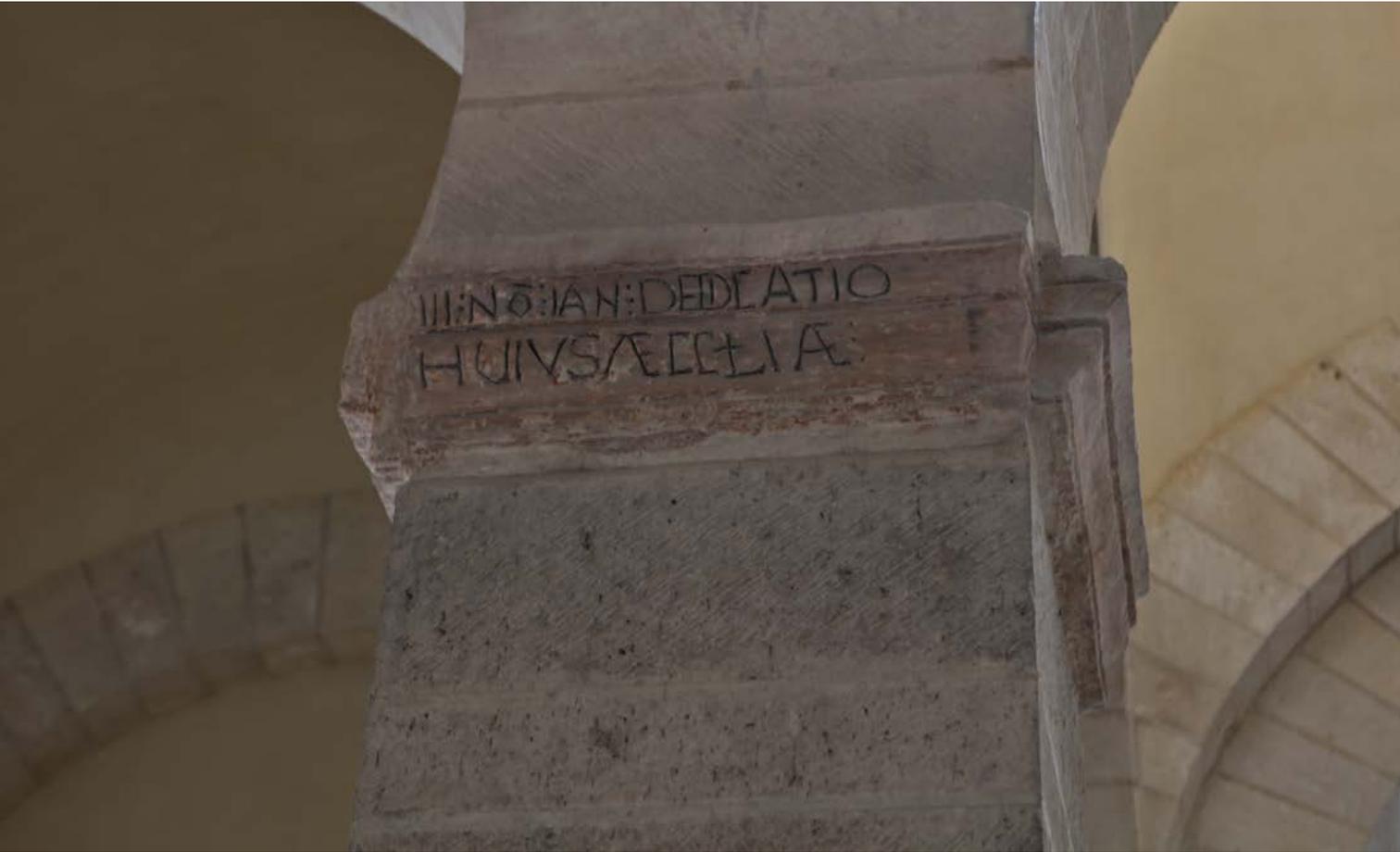
SVB: INVOTIOME: SÆ: GINEVRÆ: TE:

SEF: GERMIN:

Inscriptions sur le chapiteau - R.

III: Nō: IAN: DEDCATIO

HUIVS ÆCCĒIÆ:



III: Nō: IAN: DEDCATIO
HUIVS ÆCCĒIÆ:

A photograph of a stone capital from a church, showing the same Latin inscriptions as the second image. The capital is part of a larger architectural structure, with a curved arch visible in the background. The inscriptions are carved into the stone and are clearly legible.



ENTRE VRAI ET FAUX, les inscriptions de Germigny

Par Cécile Treffort

Professeur en histoire médiévale
Université de Poitiers / CESC

Les inscriptions visibles dans l'oratoire de Germigny figurent en bonne place dans les études sur le monument et son décor, en particulier dans les discussions sur sa date, l'identité de son commanditaire et la détermination de sa fonction. Pourtant, elles ont payé un lourd tribut aux travaux de restauration du XIX^e siècle et l'authenticité de certaines d'entre elles est remise en cause à différents niveaux.

L'INSCRIPTION DE DÉDICACE

Pour la première, qui se développe sur les tailloirs de deux piliers à l'entrée du chœur et porte la date de la consécration de l'église, seule est authentique la partie initiale (tailloir nord du chapiteau sud) qu'on peut lire ainsi :

III. no(nas). ian(uarii). dedicatio. huius. aecl(es)iae

« Le trois des nones de janvier [3 janvier], dédicace de cette église ».

Qu'elle date de l'époque de Théodulf ou de celle de l'installation des moines de Fleury à Germigny dans la deuxième moitié du XI^e siècle, l'ancienneté de cette inscription est indubitable.

La seconde partie, soi-disant découverte par Théodore Chrétin et présentée à la communauté scientifique en 1847 par Charles-François Vergnaud-Romanesi, qui donne l'année de la consécration, est un faux réalisé au moment de la restauration. Il s'agit du texte suivant (tailloirs nord et ouest du chapiteau nord) :

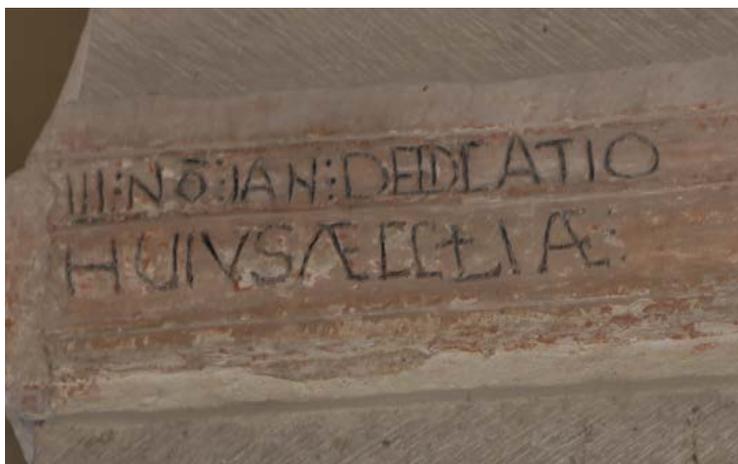


Fig. 3 : Détail de l'inscription (authentique) sur le tailloir nord du chapiteau sud à l'entrée du chœur.

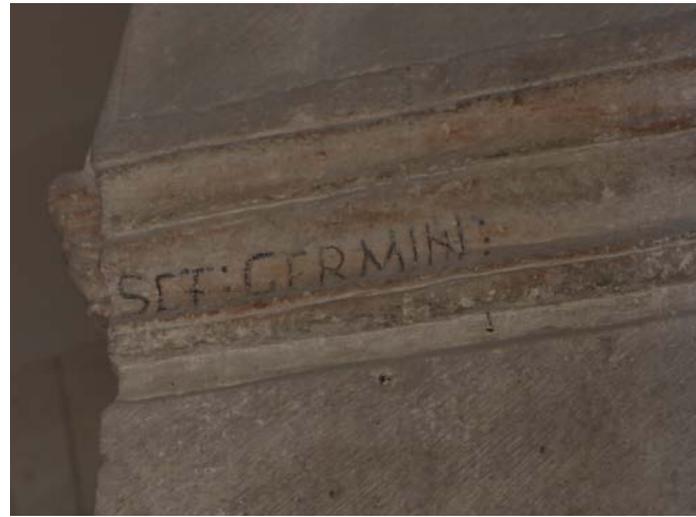
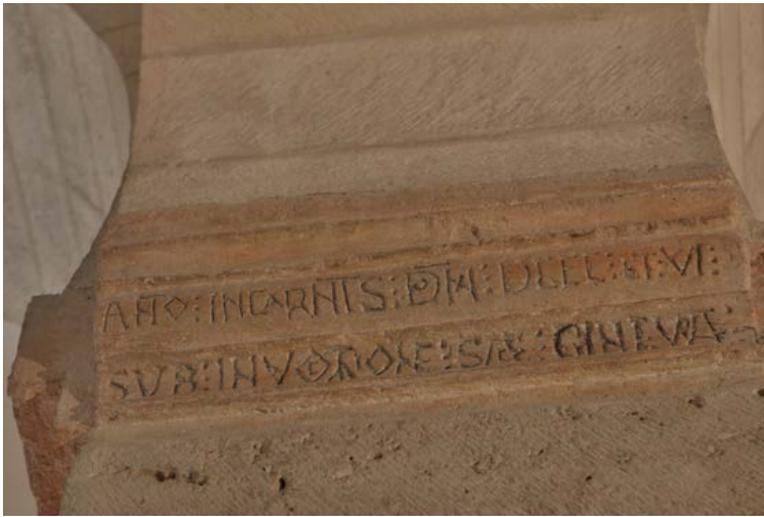


Fig. 4 et 5 : Inscriptions (fausses) sur les talloirs nord et ouest du chapiteau nord à l'entrée du chœur.

An(no). incar(natio)nis. do(mi)ni. DCCC. et. VI. / sub invocatione. S(an)tce. Ginevrae. et // s(an)ct(i). Germini

« L'an de l'incarnation du Seigneur huit cent et six, sous l'invocation de sainte Geneviève et saint Germain »

Soupçonné dès sa découverte, ce faux réalisé en 1847 fut dénoncé de manière très convaincante en 1923 par Jacques Soyer ; bien que cette date de 806 continue à être citée dans certaines publications sur l'art carolingien, il convient donc désormais de la mettre définitivement de côté, même si par ailleurs, les deux autres inscriptions présentes sur le site confirment la paternité de Théodulf pour l'édification du monument, et donc son attribution à une période carolingienne haute.

L'INSCRIPTION DE L'ENTRÉE, ANCIENNEMENT À LA BASE DU CLOCHER

La deuxième inscription, de facture clairement moderne, se lit actuellement sur le linteau de la porte latérale sud, à l'extérieur. Peinte à même la pierre, elle reprend un texte déjà mentionné par Létald de Micy à la fin du X^e siècle et que le *Catalogue des abbés de Fleury*, au début du XII^e siècle, mentionne comme « inscrit en lettres d'argent à la base de la tour d'où pendaient les cloches ». Versifié comme d'autres poèmes épigraphiques de Théodulf, il invite à prier pour ce dernier :

*Haec in honore Dei Theodulfus templa sacraui
Quae dum quisquis adis oro memento mei.*

« [Moi], Théodulf, j'ai consacré en l'honneur de Dieu ce sanctuaire ; toi qui t'y rends, qui que tu sois, je t'en prie, souviens-toi de moi. »

Bien qu'inscrit tardivement, selon une technique différente et sur un support éloigné de son emplacement d'origine, ce texte continue de témoigner de la volonté du commanditaire d'associer son nom à son œuvre et de bénéficier de l'intercession des fidèles entrant dans l'édifice pour obtenir le salut éternel.



Fig. 6 : inscription (moderne) sur le linteau de la porte latérale sud.



Fig. 7 : Inscription (restaurée) à la base de la mosaïque orientale.

L'INSCRIPTION DE LA MOSAÏQUE

La troisième inscription, célèbre parmi les historiens d'art car accompagnant la figuration de l'arche d'alliance sur la mosaïque de l'abside, est également rapportée dans le *Catalogue des abbés de Fleury* au XII^e siècle ; bien que fortement restaurée au moment de sa mise au jour en 1847, elle est fidèle, d'un point de vue textuel sinon graphique, à sa forme d'origine et s'articule étroitement avec l'iconographie qui lui est associée :

*Oraclum s(an)c(tu)m et cerubin hic aspice spectans
et testamenti en micat arca Dei*

*Haec cernens precibusque studens pulsare Tonantem
Theodulfum votis iungito quoeso tuis.*

« Contemple ici le saint propitiatoire et les chérubins, et vois comme brille l'arche de l'Alliance de Dieu, et voyant cela, en t'efforçant par les prières de toucher Celui qui tonne, associe, je te le demande, Théodulf à tes vœux. »

Versifiée comme la précédente, cette inscription appelle également à prier pour le commanditaire ; surtout, elle attire l'attention sur la mosaïque qui, grâce à ses tesselles de verre, dorées ou non, scintille à la lumière des cierges. Fidèle à la doctrine des *Libri Carolini* (dont la rédaction est attribuée à Théodulf) qui accorde à l'image une vertu pédagogique, l'inscription vise à révéler le sens de la représentation et invite à la contemplation.

Unis dans un même discours prenant deux formes différentes mais complémentaires, l'image et le texte transforment en quelque sorte le chœur de l'oratoire en Saint des Saints et l'église en réplique du Temple de Salomon.

Peu nombreuses, certaines à l'authenticité douteuses, ces inscriptions de Germigny restent donc finalement fondamentales pour comprendre l'édifice et, en confirmant son attribution à la volonté de Théodulf d'en faire à la fois un oratoire à sa mémoire et un lieu de culte digne des plus grandes églises, lui donnent une place singulière dans l'histoire et l'art du monde carolingien.



Fig. 8 : Inscription (restaurée) à la base de la mosaïque orientale, détail.

patriarchis. & prophetis. Laus corona glorie xpo
 Et xte sperant letabunda. Angelorum agmina
 xpi plebem qd gubernes. Archanorum conscia xpo
 Nam te uirgo celebs nupta. Sexus omnis appetit
 In parentes atq; natos. Depcando protege xpo.
 Gaude celum cum supernis. Angelorum milibus
 Omnis terre plenitudo. Pontus astra flumina. xpo.

VERSUS THEOTOLFI. EPI.

Gloria laus & honor tibi sit rex xpe redemptor
 Cui puerile decus prompsit osanna pium
Israhel estu rex dauidis & inclita proles
 Nominē qui undm. rex benedicte uenis. Gloriat
Coetus in excelsis te laudat celitus omnis
 Et mortalis homo & cuncta creata simul Gloriat
Plebs hebreca tibi cū palmis obuia uenit
 Cum p̄ce uoto ymnis assumus ecce tibi Gloriat
Hi tibi passuro soluebant munia laudis
 Nos tibi regnanti pangimus ecce melos Gloriat
Hi placuere tibi placeat deuotio nra
 Rex pie rex demens cui bona cuncta placent Et.
VERSUS EIVSDEM.

Fig. 1 : Le *Gloria, Laus et Honor*, Saint-Gall, Stiftsbibliothek, Cod. Sang. 899, p. 120 (www.e-codices.ch)
 Théodulfe est l'auteur de poèmes caractéristiques de l'effervescence intellectuelle qui règne à la cour de Charlemagne au tournant du IX^e siècle.
 Parmi ses compositions les plus célèbres, l'hymne *Gloria, laus et honor* dont les premiers vers furent chantés au Moyen Âge lors du dimanche
 des Rameaux. Ici une copie dans un recueil poétique de Saint-Gall daté de la seconde moitié du IX^e siècle.



THÉODULF ET ORLÉANS

Par Claire Tigolet

Chercheuse associée au
Lamop (CNRS)

Si, dans les descriptions des auteurs médiévaux, l'église de Germigny est comparée à la chapelle palatine d'Aix, ce n'est pas tant en raison de parallèles architecturaux qu'en raison des liens qui unissent Théodulf à Charlemagne. Commanditaire de la mosaïque de l'abside, Théodulf fut, en effet, l'un des lettrés qui mirent leurs savoirs et leurs compétences au service du souverain carolingien au tournant du IX^e siècle (**Fig. 1**). À l'instar d'Alcuin, de Paul Diacre, d'Angilbert ou encore d'Arn de Salzbourg, il contribua à la « Renaissance carolingienne », dont la mosaïque de Germigny est emblématique, mais aussi à l'élaboration et à la mise en œuvre de réformes destinées à ordonner la société.

UNE PERSONNALITÉ DE PREMIER PLAN

On connaît mal les premiers temps de la carrière de ce prélat d'origine hispanique. Tout juste peut-on déduire de ses écrits que Théodulf quitta sa région d'origine (probablement située dans le nord de l'Espagne) dans un contexte troublé, et qu'il fit étape en Septimanie, où il noua quelques contacts, avant d'arriver à la cour carolingienne à la fin des années 780. Il est certain, en revanche, que Charlemagne repéra vite ses compétences et ses qualités intellectuelles. En 791, le souverain le chargea en effet de rédiger, en son nom, un traité répondant aux actes du concile de Nicée II et exprimant la position des Francs sur le culte des images (*Opus Caroli regis contra synodum*). Vers 797, le souverain fit également de Théodulfe l'un de ses *missi dominici* et l'envoya en compagnie de Leidrade, futur évêque de Lyon, en tournée d'inspection dans le sud de la Francie.

C'est en 798 au plus tard, que Théodulf fut placé à la tête de l'Église orléanaise : évêque d'Orléans, il fut aussi nommé abbé de Fleury, de Saint-Aignan et de Saint-Lifard (ainsi que d'autres établissements qui ne sont jamais précisés). Il pouvait, dès lors, relayer et appliquer la politique carolingienne, dans une région stratégique située aux portes de l'Aquitaine et sur le chemin de la Bretagne. Son autorité fut rapidement

Obsecro & uiam fraternitatem uram in hac capitula que ad emendationem uite breuiter digesti assidue legatis & morte commendatis. & eorum siue sacrum scripturarum lectione morem componatis uite emendatis. & cum subditis plebibus optulante dno ad regna celestia pergere ceteris.

Voxacer nosse debet. & impmemmisse. quia nos quibus regendarum animarum cura committitur. prohibet quanta negligentia percunt. ratione peccati sumus. Prohibet uero quos uerbis & exemplis lucrati fuerimus. primum a serne uite papemus. Nobis enim adno dictu. uos estis subterre. Quod si populus fidei. i. abuse di. eiusdem abicondimentum nos sumus. Scitote uir gradum. nro gradum sedm. & bene conuictum esse. Sicut enim epi. apostolorum ecclesia. ita nimirum pbr. ceterorum discipulorum dni uice tenent. & illi tenent gradu summi pontificis. Aaron. ista uero filiorum eius. Unde apostolus uos semp memorat esse. tota dignitatis memores uite consecrationis. memores sacre quam in manibus suscipitis unctionis. Ut nec ab eadem dignitate degeneretis. nec uitam consecratione irritam faciatis. nec manus sacro unguine delibuitis. peccando pollutis. Sed cordis & corporis mun ditia conseruatis. plebibus exempla bene uiuendi.

Opostes uos assiduitatem habere legendi & instantia orandi. Quia uite uiri iusti lectione instructione

Fig. 2 : Capitulaire épiscopal de Théodulf, Saint-Gall, Stiftsbibliothek, Cod. Sang. 446, p. 182 (www.e-codices.ch)

Les capitulaires épiscopaux sont des textes de type législatif écrits par les évêques et adressés aux prêtres. Leurs différents chapitres énoncent des règles destinées à encadrer les comportements et les pratiques religieuses des fidèles. Le capitulaire de Théodulf est l'un des premiers du genre, et le plus diffusé de tous. Ici une copie réalisée à Saint-Gall (entre 845 et 870).

renforcée par l'obtention du *pallium*, dignité réservée aux archevêques qui lui fut remise par le pape Léon III à Rome, où il accompagna Charlemagne à la fin de l'année 800. Orléans ne devint pas pour autant le siège d'une province ecclésiastique : le *pallium* était une manière d'honorer Théodulf à titre personnel et de rendre manifeste ses liens avec le souverain. L'action de Théodulf dans l'Orléanais fut celle d'un évêque réformateur. À travers un capitulaire épiscopal (Fig. 2), le prélat s'efforça de mettre en ordre son diocèse – et ce conformément à la législation qu'il participait à définir dans l'entourage du souverain. Il fut également à l'initiative de la restauration du monastère de Micy-Saint-Mesmin. Pour cela, il sollicita des moines et des abbés qu'il avait rencontrés en Septimanie, parmi lesquels Benoît d'Aniane : ce célèbre abbé, qui fut à l'origine du mouvement carolingien de réforme du monachisme, envoya des disciples à Micy, dont un certain Drucesinde qui prit la tête de la communauté et qui retourna par la suite à Aniane pour succéder à Benoît.

Théodulf a certainement initié d'autres travaux, notamment à Orléans. Comme nous l'indique

l'un de ses poèmes, il fit construire un hôpital (*xenodochium*), suivant en cela les prescriptions de Charlemagne quant à l'accueil des hôtes, des étrangers et des pauvres. Mais il reste difficile d'attribuer à Théodulf telle ou telle transformation de la ville d'Orléans au début du IX^e siècle : son successeur Jonas (818-841) fut tout aussi actif, et l'un comme l'autre peuvent être à l'origine de la formation du quartier canonial autour de la cathédrale.

UN INTELLECTUEL AU SERVICE DU POUVOIR

Par ses travaux intellectuels, Théodulf a par ailleurs stimulé la production de manuscrits dans les *scriptoria* orléanais. Si le développement de l'atelier de Fleury précéda son arrivée à la tête de l'abbaye, son influence se fit sentir à Micy, d'où proviennent plusieurs bibles dites « théodulfienues » (**Encadré**). Théodulf travailla en effet à la révision du texte biblique, sous l'impulsion de Charlemagne et en parallèle avec Alcuin, alors abbé de Saint-Martin de Tours. Deux bibles luxueuses (l'une conservée à Paris et provenant de la cathédrale d'Orléans, l'autre conservée au Puy-en-Velay) comptent parmi les trésors de l'art carolingien. Mais d'autres

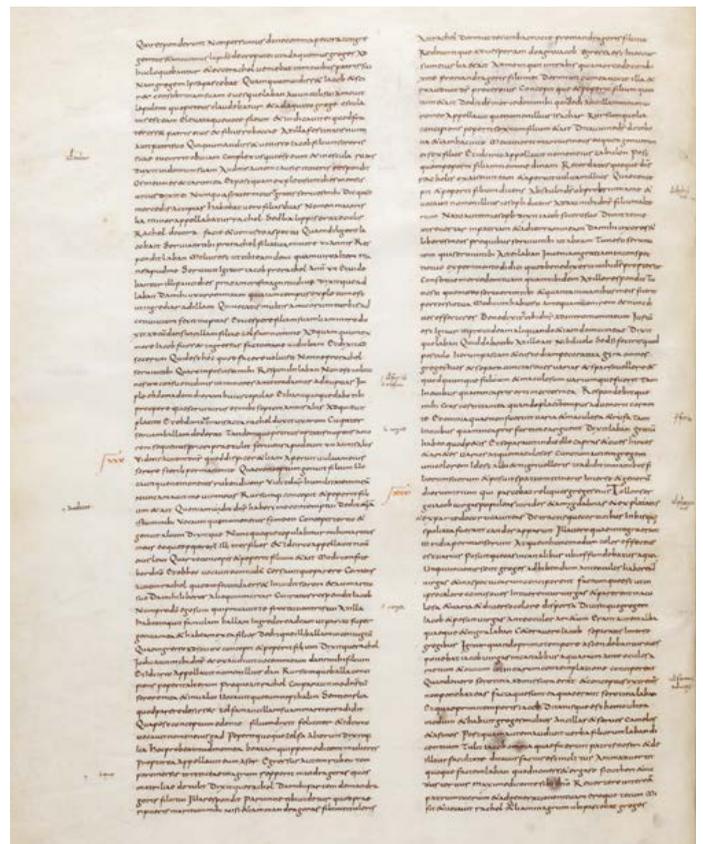


Fig. 3 : Signes de collation du texte biblique, Paris, BNF, lat. 9380, f. 10v Les annotations indiquent les variantes proposées par d'autres versions : le texte hébraïque (h), la version corrigée d'Alcuin (a), les leçons hispaniques (s)...

exemplaires, de travail, sont d'une autre richesse : ils témoignent des efforts faits par Théodulf pour s'appuyer sur le texte de la Bible hébraïque, grâce à sa collaboration avec des savants juifs ou chrétiens qui maîtrisaient l'hébreu (Fig. 3).

Tout en exerçant ses fonctions orléanaises, Théodulf restait donc impliqué dans la vie et les réflexions de la cour. Il participa à de grands événements : présent lors de la rédaction du testament de Charlemagne en 811, il conserva son rang après la mort de l'empereur et assista en 816 au sacre de Louis le Pieux à Reims. En 809, il fut l'un des experts que Charlemagne consulta sur la question de la procession du saint Esprit ; il donna également son

avis sur les modalités du baptême, lors de la grande enquête lancée par le souverain en 811-813. Ce double niveau, local et impérial, est caractéristique de l'action des grands prélats carolingiens. On le retrouve d'ailleurs dans la mosaïque de Germigny : d'ancrage local, l'œuvre n'en fait pas moins écho, par son programme iconographique complexe, aux débats qui agitèrent la cour à la fin du VIII^e siècle. Dans la région orléanaise, Théodulf a donc accompli une œuvre qu'il faut interpréter à l'échelle de l'empire. Il fut l'un de ces grands évêques carolingiens chargés d'appliquer localement les réformes qu'ils participaient à concevoir à la cour, dans l'entourage du souverain.

LA BIBLE D'ORLÉANS

À la demande de Charlemagne, Théodulf a travaillé à la correction du texte biblique et a fait produire plusieurs exemplaires de la Bible, dont un magnifique exemplaire longtemps conservé dans le trésor de la cathédrale d'Orléans. Conformément aux positions qu'il exprime dans l'*Opus Caroli regis contra synodum*, l'évêque a fait le choix d'un décor « aniconique », c'est-à-dire non figuratif et privilégiant les motifs géométriques et végétaux, de manière à affirmer la primauté du texte sacré. L'*explicit* (Fig. 1) et la table des canons (Fig. 2 et 3) font partie des rares feuillets décorés, somptueusement.

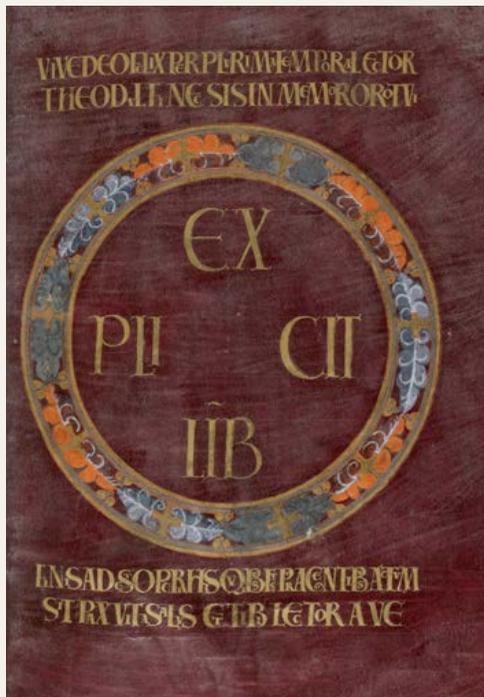


Fig. 1 : *Explicit*, Paris, BNF, lat. 9380, f. 347.



Fig. 2 et 3 : Table des canons, Paris, BNF, lat. 9380, f. 248v et 249.



Vue de la voûte de la croisée
du transept.

BIBLIOGRAPHIE PRINCIPALE

Actes des Journées d'études « *Germigny-des-Prés, un nouveau regard* », les 10-11 juin 2016, Hors-série de la Revue Bucema n°11 en ligne.
<https://journals.openedition.org/cem/>

G. Bouet, « L'église de Germigny-des-Prés et celle de Beaulieu-sous-Loches », dans *Bulletin monumental*, 34, 1868, p. 566-588.

G. Bouet, « L'église de Germigny-des-Prés », dans *Congrès archéologique de France, Orléans (1892)*, Paris, 1894, p. 254-271.

J.-P. Caillet, *L'art carolingien*, Paris, 2005 (Germigny, p. 25-30)

I. Foletti, « Germigny-des-Prés, il santo sepolcro e la Gerusalemme celeste », dans *Convivium*, 2014, p. 31-48.

A. Freeman et P. Meyvaert, « The meaning of Theodulf's Apse Mosaic at Germigny-des-Prés », dans *Gesta*, XL/2, 2001, p. 125- 139.

A. Grabar, « Les mosaïques de Germigny-des-Prés », dans *Cahiers Archéologiques*, 7, 1954, p.171-184.

F. Heber-Suffrin, « Germigny-des-Prés. Une œuvre exemplaire ? », dans *Stucs et décors de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge (V^e-XII^e siècle)*. Actes du colloque international tenu à Poitiers du 16 au 19 septembre 2004, (C. Sapin éd.), Turnhout, 2006, p. 179-195.

J. Hubert, « Germigny-des-Prés », dans *Congrès archéologique de France, Orléans, 1930*, Paris, 1931, p. 534-568.

P. Jouvellier, « Les fragments décoratifs carolingiens de Germigny-des-Prés conservés au Musée Historique de l'Orléanais », dans *Études Ligériennes d'Histoire et d'Archéologie Médiévales*, Paris-Auxerre, 1975, p. 432-435.

A. Khatchatrian, « Notes sur l'architecture de l'église de Germigny-des-Prés », dans *Cahiers archéologiques*, Paris, 1954, p. 161-171.

L. Masson, « L'Église de Germigny-des-Prés (Loiret), notes sur les fouilles faites à l'extérieur et à l'intérieur en mars, avril et mai 1930 », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de l'Orléanais*, n°XXI, Orléans, [s.n.], 1930, p. 333-338, voir MAP, 0081/045 pour le plan de fouilles.

B. Palazzo-Bertholon, « La nature des stucs entre le V^e et le XII^e siècle dans l'Europe médiévale : confrontation de la caractérisation physico-chimique des matériaux aux contextes géologiques, techniques et artistiques de la production ». Dans *Stucs et décors de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge (V^e-XI^e siècles)*, Actes du colloque de Poitiers, du 16 au 19 septembre 2004, Brepols, 2006, p. 13-42.

A.-O. Poilpré, « Le décor de l'oratoire de Germigny-des-Prés : l'authentique et le restauré », dans *Cahiers de civilisation médiévale*, 41-163, 1998, p. 281-297 et « Le décor de l'oratoire de Germigny-des-Prés et son iconographie ». texte colloque Germigny 2016 en ligne.

M. Prévost, *La basilique de Theodulf et la paroisse de Germigny-des-Prés*, Orléans, 1889.

C. Tigolet, *Exsul et exsul erat. Théodulf (vers 760-820/821). Parcours biographique*, Université de Paris 1-Panthéon-Sorbonne, 2013.

C. Treffort, *Paroles inscrites. À la découverte des sources épigraphiques latines du Moyen Âge*, Rosny-sous-Bois, 2008, p. 76-84

C.-E. Vergnaud-Romagnési, *Mémoire sur Germigny-des-Prés, Département du Loiret, et la mosaïque remarquable de son église*, 1841, 14 p.

M. Vieillard-Troiekoureff, « Tables de canons et stucs carolingiens », dans *Stucchi e mosaici alto medioevali. Atti dell'ottavo congresso di studi sull'arte dell'alto medioevo, I : Lo stucco. Il mosaico. Studi vari*, Milano, 1962, p. 156-178.

Cet ouvrage a été réalisé par
la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) du Centre-Val de Loire
6, rue de la Manufacture
45043 Orléans Cedex

à l'occasion du colloque qui s'est tenu à Orléans et Germigny-des-Près en juin 2016

Directeur de la collection :

Fabrice Morio

Directeur régional des affaires culturelles
du Centre-Val de Loire

Coordination éditoriale :

Sylvie Marchant

Conseillère pour la valorisation des patrimoines

**Ont collaboré à ce numéro sous la
direction de :**

Christian Sapin, Directeur de recherche émérite
au CNRS, Umr Arthehis, Auxerre-Dijon.

Bénédicte Bertholon, chercheur associé au
CESCM de Poitiers

Stéphane Buttner, Centre d'études médiévales
Saint-Germain (Auxerre), chercheur associé UMR
Arthehis Dijon

Christian Carmerlynck, Sorbonne Université,
UMR 7619 Metis, Paris, France

Pascale Chevalier, Université Clermont
Auvergne, UMR Arthehis

Justine Croutelle, Élève-conservatrice du
patrimoine, Institut national du patrimoine

François Heber-Suffrin, Historien de l'art,
Maître de conférences honoraire, Paris-Nanterre-
La Défense.

François-Philippe Hocquet, Université de
Liège

Andreas Kronz, Université de Göttingen

Anne-Orange Poilpré, Université Paris 1
Panthéon Sorbonne, HiCSA (Histoire culturelle
et sociale de l'art)

Klaus Simon, Université de Göttingen

David Strivay, Université de Liège

Cécile Treffort, Professeur d'histoire médiévale
- Université de Poitiers / CESCM

Claire Tignolet, Chercheuse associée au
Lamop (CNRS)

Line Van Wersch, FRS-FNRS, UC Louvain

Crédits photographiques :

Bénédicte Bertholon, p.38 (fig.3a, 4b), p.40
(fig.5 à 8 et 10), p.41 (fig.14 à 16)

Centre d'études médiévales (CEM), p.22
et 23, p.28 et 29, p.31

Christian Carmerlynck, p.27

**DRAC Centre-Val de Loire / Sylvie
Marchant**, couverture, p. 2, p.4 p.13, p.18, p.20,
p.26 bas, p.32, p.33, p.34 haut, p.35, p.36 haut et
bas, p.37, p.43, p.46, p.50 bas, p.52, p.53, p.58

François Hébert-Suffrin, p.39, p.38 (fig.4a,
4c), p.40 (fig.9), p.41 (fig.11, 12, 13)

**Médiathèque de l'architecture et du
patrimoine (MAP)**, p.6, p.7, p.8, p.10 bas,
p.11, p.14, p.26 haut, p.42

Musées d'Orléans, p.9 bas, p.12

Daniel Prigent, p.36 milieu, p.38 (fig.3b, 4d)

**Région Centre-Val de Loire, Inventaire
général**, p.50 haut

Réunion des musées nationaux (RMN),
p.9 haut, p.15

Christian Sapin, p.5

Line Van Wersch, p.34 bas, p.48

GERMIGNY-DES-PRÉS

Loiret (45)

Oratoire carolingien

Création et impression : **Graphival**

Dépot légal : ISSN 2271-2895

Cette brochure ne peut être vendue.

Collection "Patrimoines en région

Centre-Val de Loire"

Patrimoine protégé n° 05

octobre 2019

Déjà parus

Patrimoine protégé



1913-2013 : cent ans de protection en région Centre



Le site de Vesvre, Neuvy-deux-Clochers (Cher)



Marmoutier : un grand monastère ligérien



L'abbaye de Noirlac, Bruère-Allichamps (Cher)

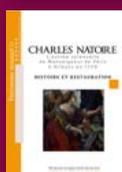
Patrimoine restauré



La restauration du beffroi des cloches de la cathédrale d'Orléans



La passion du Christ, peintures murales à la cathédrale d'Orléans



Charles Natoire, l'entrée solennelle de Mgr Dupanloup à Orléans en 1734



La tenture des Planètes et des Jours du Domaine de Chaumont-sur-Loire

Patrimoine et création



"Marcheurs" et "Regardeurs", une création de vitraux à la cathédrale de Tours



"À contre-ciel", une création de vitraux à la cathédrale d'Orléans

Patrimoine du XX^e siècle



"Aux cracheurs, aux drôles, au génie", la fontaine de Max Ernst à Amboise



Monuments historiques labellisés "patrimoine du XX^e siècle" en région Centre-Val de Loire



Direction régionale des affaires culturelles du Centre-Val de Loire
6, rue de la Manufacture
45000 Orléans
Tel : 02 38 78 85 00
Site internet : www.culture.gouv.fr/Regions/Drac-Centre-Val-de-Loire